



La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

J - O

Houdry, Vincent

Lyon, 1717

Monde. Vanité inconstance, fragilité des choses du monde; joyes & plaisirs
du monde, &c.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75872](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75872)

M O N D E.

527

VANITE', INCONSTANCE, FRAGILITE'
des choses du monde, joyes & plaisirs du monde, &c.

A V E R T I S S E M E N T.

IL n'est rien de plus ordinaire, ni de plus rebattu, que les discours, écrits, entretiens, & prédications sur la vanité du monde; sur la fragilité, & le peu de durée de ses biens, de ses joyes, de ses pompes, &c. Les Payens mêmes en ont rempli leurs livres; & souvent ceux qui les souhaitent, & qui les recherchent avec plus d'ardeur, sont ceux qui en parlent avec le plus de mépris; mais ce qui est le plus déplorable, c'est que quoi que nous y ayons renoncé par le Baptême, il n'est rien à quoi l'on s'attache avec plus de passion. C'est pourquoy j'ai cru que je ne devois pas omettre ce sujet, quelque commun qu'il soit, & que la multitude des Auteurs qui l'ont traité, ne devoit pas m'empêcher de recueillir ce que j'ai trouvé de plus propre pour inspirer le mépris, la fuite ou du moins le détachement des choses du monde.

Comme ce sujet entre presque dans tous les discours, & que nous avons parlé ailleurs de l'ambition, de la grandeur, des spectacles, de la vie molle, & de l'attachement aux richesses; nous ne parlerons ici qu'en general de la vanité de toutes les choses du monde, du mépris que tout Chrétien en doit faire, de la fausseté & instabilité de tous ses biens qui sont incapables de remplir le cœur de l'homme, & de lui donner une véritable satisfaction.

Il faut pourtant avouer que ce sujet étant assez vague de soi-même, on est obligé de descendre dans le détail, & dans l'induction, de faire voir, par exemple, le néant des richesses, le peu de fond qu'on doit faire sur l'estime des hommes, sur la faveur des grands, sur l'honneur qu'on nous rend, pour faire sentir l'amertume qui est mêlée avec les plaisirs de cette vie, & les cuisans chagrins qui les suivent.

P A R A G R A P H E P R E M I E R.

Divers Deseins & Plans de Discours sur ce sujet.

- I.** **D**E tous les biens de ce monde, le plus précieux sans contredit, & celui dont on est le plus passionné & le plus jaloux, est la gloire, puisque non seulement c'est celui que l'on préfère à tous les autres, mais encore celui pour lequel on risque tout le reste, & que l'on s'efforce de conserver dans la perte de tous les autres. C'est pourquoy en faisant voir la vanité & le peu d'estime qu'un Chrétien doit faire de la gloire qu'on peut acquérir en ce monde, on fait voir en même temps, la vanité de tous les autres biens, qui, au jugement des Sages, ne sont pas comparables à celui-là. C'est ce qu'on prétend faire dans ce discours, où l'on montre: 1°. Que la gloire du monde est odieuse en son principe. 2°. Qu'elle est vaine en sa nature, frivole, & chimerique. 3°. Passagere, & de peu de durée.
- 1°. La gloire du monde est odieuse en son principe; parce que c'est ou le hazard, ou la faveur, ou le crime, qui donne la distinction dans le siècle. C'est le hazard; ce qui fait considérer les Grands du siècle avec mépris, & ce qui donne sujet de plaintes & de murmures. Pourquoy, dites-vous, un tel que vous vous représentez peut-être au moment que je parle, prend-il un vol si haut au-dessus de moi? Pourquoi le vois-je dans l'éclat, pendant que je rampe dans la poussière? Son mérite est-il donc le principe de son élévation? Je connois la petitesse de son genie, & le travers de son esprit. C'est la fortune qui s'est jouée en l'élevant; une conjoncture favorable l'a placé en ce rang; une alliance fortuite avec les gens qui sont en place, l'a fait considérer; souvent l'attachement indigne d'une servitude honteuse à des hommes que la fortune a distingués, est l'origine d'une grandeur soudaine: enfin, le hazard est le principe ordinaire de la gloire mondaine. 2°. Le crime est encore une autre source d'élévation dans les hommes. C'est souvent à l'usurpation qu'on doit cet accroissement immense de grandeur; quelquefois c'est par de honteux ministères, qu'on s'est introduit auprès des Grands, par de basses flateries; souvent même on n'est honoré dans le public, que parce qu'on est abominable devant Dieu. 3°. C'est assez ordinairement la faveur qui tient lieu de mérite; on a gagné l'affection d'un Prince & d'un Souverain; on s'en est fait son protecteur & son appui; on regarde comme la créature de ce Prince celui qu'il honore de son amitié. Voilà ce qui fait son mérite & sa gloire. Quoi de plus méprisable que ce principe d'élévation, qui n'est fondé que sur le hazard, & souvent sur le crime?
- Secondement, la gloire du monde est vaine, à la considérer dans sa nature: car quoi de plus frivole & de plus chimerique? puis qu'après tout, l'estime du monde qui fait proprement la gloire mondaine, n'est qu'un bruit avantageux qui se répand de nous; c'est la connoissance que le public veut bien avoir de ce que nous valons, & de ce que nous sommes; & voilà l'enchantement du cœur humain; voilà l'idole à laquelle sacrifient tous ceux que le monde séduit, & qu'on regarde comme des hommes au-dessus du vulgaire. Il faut montrer combien cette gloire, qui consiste dans l'estime des hommes, & dans le jugement favorable qu'ils font de nous, est vaine. 1°. Parce qu'elle est toute dans autrui, & qu'elle ne met rien en nous de réel, elle ne nous rend pas plus vertueux, ni autres que

nous sommes. 2°. Elle est donnée par des personnes qui ne nous connoissent pas, & qui ne peuvent sçavoir si nous la méritons; qui ne jugent que par le dehors, & qui ne pénétrant pas plus avant; & par conséquent qui ne sçavent pas en quoi consiste le vrai mérite; cette gloire est donc frivole & chimerique. 3°. Elle est le plus ordinairement injuste; car enfin, avec quelle justice les hommes la distribuent-ils cette gloire? Combien de vertus obscures, négligées, oubliées? Combien de vrais mérites abandonnez, délaissés, sans considération? Combien d'usurpateurs d'une gloire qui ne leur appartient point? Combien de mauvais juges attribuent à des indignes une louange qu'ils n'ont pas méritée? *Mendaces filii hominum in statervis.*

Psal. 61.

Troisièmement, la gloire du monde est passagère, de peu de durée. Ce qui fait que dans l'Écriture, toutes les grandeurs, & les prospérités temporelles ne sont représentées qu'en songe, selon la remarque que l'on verra dans la suite de ce traité; elles sont représentées par la fumée qui s'élève, qui s'étend, & puis qui se dissipe. L'inconstance de cette gloire n'est pas moins connue que son peu de durée, puisque l'expérience de tous les siècles nous doit avoir appris que mille & mille personnes après avoir été comblées de gloire, sont tombées dans le mépris, dans l'opprobre & dans la confusion; & comme la gloire dépend de l'imagination des hommes, qui est volage, changeante, l'une n'est pas plus durable & constante que l'autre; il arrive même que la confusion où l'on se voit après avoir été dans l'honneur & dans l'éclat, est plus sensible. De tout ceci il faut conclure, que si nous sommes passionnez pour la gloire, il faut aspirer à une gloire solide, véritable & éternelle, &c. *Extrait d'un Sermon manuscrit du Pere François Catrou.*

II.

1°. IL faut mépriser le monde, non en Philosophes, à cause de la fragilité, l'inconstance, & le peu de valeur des biens qu'il promet, & qu'il ne peut souvent nous donner; mais en Chrétiens, qui sont infiniment au-dessus de tout ce qui est dans ce monde, & aspirent à des biens durables, plus solides, & éternels. 2°. Il faut se détacher des choses de ce monde, non par dégoût, ou par dépit, & par une espèce de vengeance, comme ceux qui s'en retirent, parce qu'ils s'en voyent abandonnez; mais parce que nous y sommes obligez par les promesses que nous avons faites au baptême. 3°. Il faut s'efforcer de mourir au monde, & comme parle Saint Paul, d'y être crucifiez; c'est-à-dire, d'être insensibles à ses joyes, à ses plaisirs, & à tout ce qui a coûtume de séduire le cœur, non par une stupidité Stoïque, mais par un renoncement entier de cœur & d'affection, qui est la perfection où un Chrétien doit aspirer.

III.

1°. LES biens de ce monde sont peu de chose en eux-mêmes, & nous ne les possédons que fort imparfaitement. 2°. Ils ne nous rendent pas meilleurs ni plus parfaits. 3°. Ils nous corrompent par l'attachement que nous y avons, & par le mauvais usage que nous en faisons.

IV.

POUR vivre dans le monde avec quelque assurance de son salut, il faut,

1°. Se défier toujours des caresses du monde,

de, de l'approbation qu'il nous donne; des honneurs qu'il nous accorde. 2°. Mépriser ses jugemens, ses reproches, ses railleries, en vivant selon les maximes de l'Évangile. 3°. Ne point s'attacher aux bagatelles, aux divertissemens, & aux amusemens du monde.

SAINTE AUGUSTIN, au livre de *Moribus Ecl.* c. 2. dit que pour donner une pleine satisfaction au cœur de l'homme, il faut trois choses.

1°. Que le bien dans lequel nous cherchons notre joye & notre bonheur, soit un vrai bien, qui n'ait pas plus d'apparence que de solidité; ce qui ne se trouve point dans les biens de ce monde. 2°. Que nous aimions ce bien, afin que nous sentions ce que sa jouissance a de douceur; mais on est bientôt dégoûté des biens de ce monde. 3°. Que nous le possédions d'une manière parfaite; & nous n'avons que la vûe des biens de ce monde.

1°. L'ATTACHEMENT AUX choses temporelles est un état de damnation. 2°. Quelles sont les marques de cet attachement? Les rechercher avec empressement, en préférant la possession au soin de son salut, s'affliger immodérément de leur perte.

1°. LES biens de ce monde sont trop petits, pour contenter un cœur aussi vaste qu'est celui de l'homme. 2°. Le cœur de l'homme est trop grand pour pouvoir être rempli de si peu de chose. 3°. La jouissance qu'on a de ces sortes de biens est trop imparfaite pour nous donner un véritable & solide plaisir.

ON peut faire la division & le partage d'un discours sur ces paroles de Job, ch. 20. *Gaudium hypocrite adinstar puncti.* Que la joye de l'hypocrite, c'est-à-dire, d'un homme qui paroît content dans ce monde, est comparée à un point, qui dans la notion qu'on nous en donne, n'a aucune dimension.

1°. La joye que donne le monde n'est que superficielle, sans profondeur; elle ne pénètre point jusqu'au cœur. 2°. Elle n'a point d'étendue; elle n'est pas capable de le remplir. 3°. Elle n'a point de longueur; elle passe en un moment; elle est toujours courte, quand elle dureroit autant que la vie, qui n'est qu'un point comparé à l'éternité.

1°. ON ne peut voir le monde sans l'aimer; il nous séduit, il nous charme, il nous attire, & il gagne enfin notre cœur, qui a bien de la peine à s'en défendre, & qui ne le peut sans une grace particulière du ciel. 2°. On ne peut l'aimer sans le suivre, c'est-à-dire, sans s'accommoder à ses manières; sans craindre de lui déplaire & de le choquer, & par conséquent, sans devenir mondain. 3°. On ne peut le suivre sans se perdre; car c'est cette voye large qui conduit à la mort.

ON peut encore prendre la division d'un discours, de ce passage de l'Ecclesiaste, selon la Version Grecque: *Inveni in eis, scilicet mundani bonis, tria haec, vanitatem, afflictionem, & consummationem.*

1°. La vanité des biens de ce monde; tout n'est que mensonge, illusion, vaine apparence. 2°. L'affliction & la misère que cause la possession de ces biens, au lieu de la joye & de la satisfaction qu'on eseroit y trouver. 3°. La consommation, c'est-à-dire, la fin, & leur peu de durée, qui nous tient toujours en crainte de les perdre.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces desseins, & les Auteurs qui en traitent

Les Saints
Pères

Saint Augustin, in appendice Tom. 9. traite du mépris du monde, & dans le Sermon 31. de tempore, quoi qu'on doute si ce Sermon est de lui.

Le même, l. de Agone Christiano, fait voir la misère & l'inquiétude de ceux qui soupirent après les biens de la terre.

Le même, sur ces paroles du Pseaume 75. montre combien les choses de ce monde sont vaines, par la comparaison d'un homme, qui en dormant s'imagine les posséder, & après s'être éveillé reconnoît qu'il est pauvre en effet.

Le même, dans la lettre à Licentius, lui fait voir la vanité, & le peu de durée des choses de ce monde.

Saint Cyprien, dans la lettre à Donat, a de beaux sentimens sur ce sujet.

Saint Jérôme, Epist. 34. que est ad Julianum, parle de l'usage que l'on doit faire des choses de ce monde.

Le même, sur le Pseaume 75. compare la vie de l'homme à une personne, qui pendant son sommeil s'imagine être riche, faire bonne chère, & jouir de tous les plaisirs, & qui à son réveil trouve n'avoir rien du tout.

Saint Ambroise, lib. de bono mortis, c. 5. montre combien il est facile de s'attacher aux choses de la terre, & le danger qui se trouve dans la possession des biens de ce monde.

Le même, l. 3. Epist. Epist. 10. ad Simplicianum, montre qu'il n'y a que le Sage qui soit véritablement riche, heureux, & content.

Le même, lib. de Nabut. c. 6. montre l'insuffisance des choses de ce monde, pour contenter le cœur de l'homme.

Saint Grégoire, lib. 2. Dialog. c. 35. à l'occasion de la vision de Saint Benoît, à qui Dieu fit voir tout le monde dans un rayon de lumière, montre que celui qui est éclairé des lumières d'en-haut, connoît la petitesse des choses créées, & en a peu d'idée.

Le même, l. 17. Moral. montre que la plupart des gens du monde ne pensent qu'aux choses de ce monde, qui sont de peu de durée.

Le même, l. 18. Moral. montre que qui-conque aime les choses de ce monde, & y est attaché, ne peut avoir un véritable amour de Dieu.

Le même, l. 31. Moral. montre de quelle douleur sont touchés ceux qui perdent les choses qu'ils possèdent avec affection.

Le même, l. 20. Moral. montre par un long discours que ceux qui recherchent les joyes passagères de cette vie, sont privés des véritables joyes qui viennent de Dieu.

Le même, Homil. 3. in Evangel. donne ce salutaire avis aux fideles, que s'ils ne peuvent pas tout-à-fait renoncer au monde, du moins qu'ils en possèdent les biens sans y être attachés.

Le même, l. 5. Moral. montre qui sont les personnes mortes au monde, & qui en sont véritablement détachées.

Le même, Hom. 4. in Evangel. fait une forte exhortation aux fideles de se détacher des choses de ce monde; & dans l'Homelie 1. sur les mêmes Evangelies, il exhorte de suivre en ce point l'exemple des Saints qui nous ont précédés.

Saint Basile, sur ces paroles du Prophete

Tome III.

Royal: Divitia si affluant, nolite cor apponere, Psal. 61. dépeint l'instabilité des biens de la terre, qui passent de main en main, & qui changent de possesseurs & de maîtres.

Le même, a fait une Homelie, qui est la 23. Ex variis, qui a pour titre, qu'il ne faut point s'attacher aux choses du siècle.

Le même, en parle encore amplement dans l'Homel. 24.

Le même, Homil. 35. in Genesim, exhorte au mépris des richesses, & des autres biens de ce monde.

Saint Chrysostome, Homil. 39. & 43. ad popul. Antioch. montre que c'est un excellent moyen de reprimer l'orgueil, que de penser à la vanité du monde.

Le même, Homil. 24. in Math. montre que la vie de la plupart des hommes est un jeu d'enfans, où l'on s'amuse à des bagatelles.

Le même, Homil. in c. 14. du même Saint Matthieu, montre que les biens de la terre ne meritent pas qu'on s'y attache.

Le même, Homelie sur le chap. 21. parle de l'amour des faux plaisirs de cette vie.

Le même, sur le chapitre troisième, montre qu'un Chrétien doit mépriser tous les biens de ce monde, comme étant indignes de lui.

Le même, Homil. 14. in Epist. ad Roman. fait voir comme le demon nous trompe & nous seduit par les choses de ce monde: & nous exhorte à nous défendre de cette illusion.

Le même, Homil. 38. in 1. ad Corinth. montre qu'on n'est jamais content des biens de ce monde.

Le même, sur la même Epître, montre le bonheur des premiers Chrétiens, qui n'avoient nulle attache aux choses de ce monde.

Le même, Homil. 1. in Epist. 2. ad Timoth. parle du mépris qu'on doit faire des choses de ce monde. Et dans l'Homelie 12. que tout ce qui fait l'objet de nos vœux sur la terre, ne merite pas le nom de bien.

Le même, Serm. de Providentia, montre que nous sommes faits pour d'autres biens que ceux de la terre.

Saint Prosper, in sentent. parle éloquemment de la vanité de tout ce que le monde estime le plus, honneurs, richesses, plaisirs.

Sancti Eucherii Epist. ad Valerianum.
Sancti Isidori Hispal. Libellus de contemptu mundi.

Clemens Alexandrinus, Orat. ad Gentes, montre que tout est fragile & inconstant dans ce monde, & qu'il en est comme dans le jeu, où l'avantage passe de l'un à l'autre.

Saint Bernard, lib. 2. de Consideratione, demande que deviennent après cette vie les plaisirs & les richesses, & de quoi servent toutes les grandeurs.

Le même, lib. 4. montre combien il est indigne d'un Chrétien de s'attacher aux choses de la terre.

Le même, Serm. 4. Adventus, montre le mépris que nous en devons faire, puisqu'elles ne sont de nul prix, & qu'elles dépendent uniquement de l'imagination des hommes.

Le même, Epist. ad Sophiam, lui dépeint vivement la fragilité de toutes les choses de ce monde, & la brièveté de la vie.

Saint Anselme, l. 1. Epist. Epist. 8. montre que le monde nous méprise & nous joue, &

Y y

qu'il faut réciproquement le mépriser.

Innocentius Papa tertius, a fait des livres de *Contemptu mundi*.

Saint Laurent Justinien, *1. Discipl. Monast.* parle de la vanité du monde.

Hugues de Saint Victor, sur ces paroles de Salomon : *Vanitas Vanitatum, &c.* dit de belles choses sur ce sujet.

Saint Bernardin, *Tome 3. Tract. de mundi amore.*

Saint Bonaventure, *Tom. 3. Opusc.*

Dionysius Carthus. in Speculo.

Joann. Gerson.

Livres spirituels, & autres.

Hieronymus Platus, l. 2. c. 1. traite en tout ce chapitre de la bassesse & de l'indignité des choses temporelles.

Dandinus, *in Ethicis sacris, l. 37. de prosp. & adversis*, traite ce sujet en plusieurs chapitres.

Didacus Stella, de *Contemptu mundi.*

Sanchez, de *regno Dei, l. 5. c. 3.*

Franciscus Petrarca, Tom. 1. Dialog.

Livre intitulé, *la Sagesse Chrétienne*, par le Pere Guillemainot, traite ce sujet fort au long, & descend dans le détail des choses de ce monde dont nous devons faire peu d'état.

Livre intitulé, *les Entretiens du Sage*, par le Pere Sebastien de Senlis, Capucin, ch. 13. 14. 15. & 16. parle du mépris des choses du monde, des richesses, des honneurs, & des plaisirs.

Le Pere Poiré, livre intitulé, *la Science des Saints*, Traité troisième, partie 1. ch. 3. montre qu'il ne faut faire état que de Dieu seul, & que tout le reste n'est que vanité.

Livre intitulé, *le Chrétien du temps*, par le Pere Bonal, partie troisième, chapitre cinquième, parle de la vanité & de l'inconstan-

ce des choses de ce monde, & du parfait renoncement d'esprit qu'un Chrétien y doit faire.

Le Pere Croiset, *Tome 1.* de ses Reflexions Chrétiennes, traite amplement du monde, & du mépris qu'on en doit faire.

Dans les Entretiens spirituels de Monsieur Pean, partie troisième, le dixième Entretien est sur le mépris du monde.

Le Pere Népveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année, *Tome 1.* pour le 27. jour de Mars; & *Tome 4.* pour le 10. d'Octobre, il y est parlé du mépris, & du détachement du monde.

Reina, Conc. 1. Quadragesime.

Le Pere Delingendes, Sermon pour le quatrième Dimanche de Carême, parle de la fuite des honneurs, &c.

Le Pere Grizel, dans son Avent intitulé, *Baltazar*, dans le dernier Sermon, sur la fin, s'étend sur la vanité du monde, & sur le détachement qu'un Chrétien en doit marquer dans sa conduite.

Monsieur Joly, Prône pour le second Dimanche de Carême, où il parle des plaisirs de cette vie.

Monsieur Sarrazin, premier Tome de son Avent, Sermon sur Jesus-Christ Legislatteur, parle du renoncement de soi-même, & de la mort au monde.

Essais de Sermons pour le Carême, le premier Dimanche est sur la vanité des richesses, plaisirs & honneurs du monde.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans les sujets particuliers, *Tome troisième*, premier Sermon dans la seconde partie, & dans le second Dimanche de Carême.

Les Prédicateurs modernes.

PARAGRAPHE TROISIÈME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Nolite declinare post vana, qua non proderunt vobis, neque eruent vos, quia vana sunt. 1. Regum c. 12.

Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens. Psalm. 38.

Ne timueris cum dives factus fuerit homo, & cum multiplicata fuerit gloria domus ejus; quoniam cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus. Psalm. 48.

Vidi impium superexaltatum, & elevatum sicut cedros Libani: & transivi, & ecce non erat. Psalm. 36.

Velut somnium surgentium, Domine, imaginem ipsorum ad nihilum rediges. Psalm. 72.

Ne zelaveris facientes iniquitatem, quoniam tanquam fennum velociter arescent, & quemadmodum olera herbarum citò decident. Psalm. 36.

Dormierunt somnium suum, & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. Psalm. 75.

Vanitas vanitatum, & omnia vanitas. Eccle. 1.

Vidi cuncta, qua sunt sub sole, & ecce universa vanitas, & afflictio spiritus. Ibidem.

Cum me convertissem ad universa opera, qua fecerant manus mea, & ad labores, in quibus frustra sudaveram, vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi. Ibidem, c. 2.

Spes impii tanquam lanugo est, qua à vento tollitur. Sapient. 5.

Tanquam spuma gracilis, qua à procella dispergitur. Ibidem.

Tanquam fumus, qui à vento diffusus est. Ibidem.

NE vous détourniez point du Seigneur pour suivre des choses vaines, qui ne vous serviront de rien, & qui ne vous délivreront point, parce qu'elles sont vaines.

Tout homme qui vit sur la terre, & tout ce qui est dans l'homme, n'est que vanité.

Ne soyez point saisi de crainte, en voyant un homme devenu riche, & sa maison comblée de gloire, parce que quand il sera mort, il n'emportera point tous ses biens, & que sa gloire ne descendra point avec lui.

J'ai vu l'impie extrêmement élevé, qui égalait en hauteur les cedres du Liban; & j'ai passé, & dans ce moment il n'étoit plus.

Seigneur, vous réduirez au néant la vaine image de leur bonheur, comme le songe de ceux qui s'éveillent.

N'ayez point de jalousie contre ceux qui commettent l'iniquité, parce qu'ils se sécheront aussi promptement que le foin, & se faneront aussi vite que les herbes, & les legumes.

Ces hommes qui se glorifioient dans leurs richesses se sont endormis du sommeil de la mort, & n'ont rien trouvé dans leurs mains, lorsqu'ils se sont réveillés.

Vanité des vanitez, & tout n'est que vanité.

J'ai vu tout ce qui se fait sous le soleil, & j'ai trouvé que tout étoit vanité, & affliction d'esprit.

Tournant ensuite les yeux sur tous les ouvrages de mes mains, & tous les travaux, où j'avois pris une peine si inutile, j'ai reconnu qu'il n'y avoit que vanité & affliction d'esprit.

L'espérance des méchants est comme ces petits flocons de laine que le vent emporte.

Comme l'écume légère, qui est dispersée par la tempête.

Ou comme la fumée que le vent dissipe.

Non zelus gloriæ, & opes peccatoris: non enim scis quæ futura sūt illius subversio. Eccli. 9. Vox dicentis: Clama. Et dixi: Quid clamabo? Omnis caro fœnum. Isaïa. 40. Ecce gentes quasi strilla stivile, & quasi momentum stratera reputata sunt: ecce insula quasi pulvis exiguus. Ibidem.

Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputata sunt ei. Ibidem.

Surgite, & ite, quia non habetis hic requiem. Mich. 2.

Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. 1. ad Corinth. 7.

Mibi mundus crucifixus est, & ego mundo. Ad Galat. 6.

Mundus transiit, & concupiscentia ejus. 1. Joan. 2.

Nolite diligere mundum, neque ea, quæ in mundo sunt. Ibidem.

Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. Ibidem.

Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & quaritis mendacium? Psalm. 4.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

L'exemple de Salomon nous apprend que nous les biens de ce monde ne peuvent nous contenter.

Eccl. 9.

LE Saint Esprit nous représente Salomon comme un triste exemple, qui fait voir que tous les biens de ce monde ne peuvent remplir notre cœur, & nous donner une véritable satisfaction. Je commençai, dit-il lui-même, par bâtir des palais les plus superbes, & amasser des trésors immenses; c'étoit quelque chose de grand; mais je n'étois pas heureux. Ces palais, ces trésors ne me satisfaisoient pas. Je quitai au plutôt la pensée de ces biens, pour m'occuper de l'esperance de quelques autres: *Verti me ad aliud.* Je me fis rendre des honneurs qui me faisoient passer pour le premier Monarque du monde: Toute la terre m'adoroit; mais je n'étois pas satisfait; il fallut tenter quelque autre voye d'être heureux: *Verti me ad aliud.* Tout ce que le ciel forma de beau & d'agréable fut en proye à mes desirs; mais je n'étois pas content; il fallut encore recourir à quelque autre objet: *Verti me ad aliud.* Enfin, après avoir éprouvé tous les plaisirs de la terre, je n'ai fait qu'irriter mes desirs, sans en contenter un seul: *Vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi.*

Eccl. 2.

L'exemple d'Aman montre la même chose.

Aman, dit l'Histoire sainte, n'est éloigné du trône que d'un seul degré; il a non seulement une maison, il a un palais, & son palais fait une seconde Cour. Les premiers du Royaume lui rendent des assiduez, & recherchent sa protection; le Roi daigne le visiter, la Reine l'invite à sa table; s'il paroît, l'on fléchit le genou en sa presence; il ne marche qu'accompagné d'une foule de courtisans; le bonheur & l'infortune de l'Etat semblent ne dépendre que de lui: Il devroit être content, & cependant il ne l'est pas; le déplaisir qu'il ressent de ce qu'un seul homme refuse de s'abaisser devant lui & de lui rendre le même hommage que lui rendent les autres, l'oblige d'en faire confidence à ses amis: *Nihil me habere puto.* Selon vous, je suis heureux, & je possède tout, & selon moi, je suis malheureux, & je ne possède rien. Le seul Mardochée trouble ma joye, il me fait compter pour rien tous les biens dont la possession n'est pas capable de faire mon bonheur.

Esther. 5.

Il y a toujours dans ceux-mêmes qui haïssent sincèrement le monde, quelque chose qui les y attache, sans qu'ils s'en aperçoivent.

N'enviez point la gloire ni les richesses du pecheur; car vous ne savez pas quelle sera sa ruine.

Une voix m'a dit: criez; & j'ai dit: que criera-je? toute chair n'est que foin.

Toutes les nations ne sont devant Dieu qu'une goutte d'eau qui tombe d'un sceau, & comme ce petit grain qui donne à peine la moindre inclination à la balance; toutes les isles sont devant ses yeux comme un petit grain de poussiere.

Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étoient point, & il les regarde comme un vuide & comme un néant.

Allez-vous-en, sortez de ce lieu, vous n'y trouverez point de repos.

Le temps est court, & ainsi que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point, car la figure de ce monde passe.

Le monde est mort & crucifié pour moi, comme je suis mort & crucifié pour le monde.

Le monde passe, & la concupiscentia du monde passe avec lui.

N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde.

Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Pere n'est point en lui.

Enfans des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le mensonge?

Le peuple d'Israël n'étoit que malgré lui dans l'Egypte, qui est la figure du monde. Il étoit dans un état très-pénible, & accablé sous la tyrannie de Pharaon; cependant il ne laissoit pas d'y avoir de l'attache, & il n'en fut jamais sorti, si Dieu ne l'en eût tiré comme par force. Loth étoit fort éloigné des desordres de Sodome, il gémissoit de se trouver au milieu d'une nation si abominable, & son cœur étoit blessé d'autant de playes qu'il voyoit de crimes. Il ne pouvoit néanmoins se refoudre d'en sortir, & il fallut que les Anges lui fissent violence, pour le garentir des flammes qui alloient reduire cette miserable ville en cendres: Tant il est vrai que les plus saints, & ceux-mêmes qui ont le plus d'aversiõ du monde, y peuvent tenir par quelque endroit qu'ils ne connoissent pas. Ainsi l'on doit reconnoître qu'il y a dans notre ame assez de quoi nous lier au monde, & dans le monde assez de quoi nous arrêter, si Dieu ne nous en dégage, ou ne nous en préserve par sa grace.

Nabuchodonosor, expliquant à Daniel le songe, ou la vision qu'il avoit eue durant son sommeil, & dont il étoit étrangement effrayé: Je voyois, lui dit-il, un arbre au milieu de la terre, dont la hauteur étoit excessive; il s'élevoit jusqu'au ciel, & ses branches jusqu'aux extrêmes du monde: ses feuilles, & ses fruits étoient admirables; tout y trouvoit sa nourriture, les bêtes se reposoient sous son ombre, & les oiseaux sur ses branches. Mais un saint Ange de ceux qui veillent toujours pour accomplir les ordres de Dieu, descendit tout d'un coup, & cria d'une voix forte: Coupez cet arbre, abattez ses branches, dispersez ses feuilles & ses fruits, que les bêtes sortent de dessous, & que les oiseaux fuyent de ses branches. Voici l'interpretation que Daniel donna à ce songe, qu'on peut appeller mysterieux, puisqu'il marque une grande verité. Sire, lui dit-il, sans le flater ni lui rien dissimuler, vous êtes cet arbre; sa grandeur prodigieuse marque votre magnificence & votre force; la gloire de votre Empire s'est étendue

L'exemple des Israélites, & de Loth nous montre que les plus gens de bien ont toujours quelque attache au monde.

La vanité & l'inconstance des biens de ce monde sont représentées par cet arbre que Nabuchodonosor vit en songe.

dué jusqu'aux extrémités du monde, & vous voyez assez le rapport de ce que vous êtes avec ce que vous avez vû. Je voudrois me pouvoir dispenser de vous dire le reste; car ces ordres que vous avez vû donner contre cet arbre, ce commandement de l'abattre, & de le dépouiller de ses branches, de ses feuilles, & de ses fruits; tout cela marque l'arrêt que Dieu a prononcé contre vous; vous serez dépouillé de toutes ces marques de grandeur, & le reste. Ce fut un arrêt de ce Souverain du ciel & de la terre, qui fut accompli en la personne de ce Roi superbe; mais c'est aussi une figure de la vanité des grands, & des autres biens de ce monde, qui sont sujets, non à l'empire de la fortune, comme parlent les Payens; mais à la volonté du Souverain Maître, qui les distribue comme il lui plaît, & qui en dépouille souvent les plus puissans Monarques, pour apprendre au reste des hommes à ne s'y point attacher, ou à ne s'en point orgueillir, comme Nabuchodonosor.

Fils de Dieu sur une haute montagne, il lui montra tous les Royaumes de la terre, & était devant ses yeux tout l'éclat, la magnificence & la gloire qu'ils renferment: *Ostendit illi omnia regna terra.* Et l'Evangeliste ajoute, *in momento.* Que ce fut en un instant, & comme en passant; ce qui ne dura qu'un moment: *in momento.* Parole aussi mystérieuse qu'elle est expressive, comme remarque Saint Ambroise: car par ce moment, il ne veut pas seulement dire que cette vûe ne dura qu'un instant; & passa comme un éclair, mais que ce que le monde lui fit voir, & l'objet sur lequel le Sauveur porta la vûe, passe, disparaît, se dissipe, & s'évanouit avec la même rapidité que le temps qui s'écoule, & qui ne subsiste que dans un seul moment qu'on ne peut arrêter. Les paroles de ce saint Docteur méritent bien d'être rapportées. *Bene in momento temporis temporalia & terrena demonstrantur. Non enim tam conspectus celeritas inuicatur, quam caduca potestatis fragilitas exprimitur; in momento enim cuncta illa pretereunt, & sepe honor seculi abiit, antequam venerit. Quid enim seculi possit esse diuturnum, cum ipsa diuturna non sint secula.*

gloire & de tous les biens du monde.

Ambr. in Lucam.

Jesús-Christi nous a enseigné le mépris du monde encore plus efficacement par ses exemples que par ses maximes.

Les grandeurs & les prospérités temporelles ne sont vûes & représentées qu'en songe. *Genes. 37.*

Lib. de Joseph. 6.

1. ad Cor. 8.

Le peu de durée de la

C'est une chose remarquable de voir dans l'écriture, que les grandeurs futures & les élévations des hommes ne sont presque représentées qu'en songe. Ainsi Joseph vit en songe ce haut point de grandeur où il fut depuis élevé: *Audite somnium meum.* Ainsi vit-il durant son sommeil les sept années d'abondance. L'élevation de la Reine Elther, & la victoire de Gedeon furent prévûes de cette manière. Ce fut en songe que toutes les Monarchies furent montrées à Nabuchodonosor & à Daniel; & plusieurs autres choses semblables qu'on n'a vûes que durant le sommeil, parce que, dit Saint Ambroise, *tout ce que le siècle a de grand & de flateur, n'est qu'un songe & non pas une vérité.* Mais il n'y a rien qui exprime mieux cette vérité, que quand Dieu représenta à Nabuchodonosor tous les Empires du monde; non seulement en songe, mais sous la figure d'une idole qui n'est rien, au sentiment de l'Apôtre: *Nihil est idolum in mundo;* & dans Isaïe, il est appelé un mensonge, & le plus grand de tous les mensonges; parce qu'il nie la plus grande de toutes les vérités. Il est donc certain qu'il n'y a que de la vanité dans les honneurs, & dans tous les biens du monde que les hommes recherchent & poursuivent avec le plus d'ardeur.

Il est rapporté dans l'Évangile de S. Luc chapitre 4. que le demon ayant conduit le

Il est surprenant que le Fils de Dieu, à qui la gloire, l'honneur, & tout ce qu'il y a de grand dans le monde étoit dû par toutes sortes de titres, en ait témoigné tant de mépris. Je ne cherche pas, dit-il, ma propre gloire, je la compte pour rien, en comparaison de celle de mon Pere. Si la gloire de Jésus-Christ entant qu'homme, se doit compter pour rien, que fera-ce de celle de tous les hommes? Lui qui voulut rendre l'ignominie de sa mort si publique, qui cacha les miracles de sa naissance dans la pauvreté d'une étable, & dans les tenebres de la nuit, renferma dans l'obscurité d'une boutique pendant trente ans, & son zèle & ses talens admirables; obligé par les ordres de son Pere de paroître en public, il choisit pour disciples des gens grossiers, sans mérite & sans considération, incapables d'en attirer à leur maître. Il a mené une vie pauvre; il s'en est fui lorsqu'on l'a voulu faire Roi; il a peu paru dans les grandes villes, rarement avec les grands, presque toujours avec les pauvres; il s'est dérobé aux applaudissemens que lui attiroient ses miracles; il a voulu être foulé d'opprobres à sa mort: Peut-on s'imaginer un plus grand mépris du monde?

Applications de quelques passages de l'Écriture à ce sujet.

Aimer le monde, c'est aimer le mensonge & la vanité. *Psal. 4.*

Illis hominum, ut quid diligitis vanitatem, & queritis mendacium? O enfans des hommes, jusqu'à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le mensonge? Toutes les felicités du monde sont bien exprimées par ce mot de mensonge: elles disent qu'elles rendent les hommes heureux lorsqu'ils les possèdent; mais elles mentent, ce ne sont que des felicités trompeuses, & mensongères. Ame Chrétienne, es-tu faite pour courir après de vains phantômes, qui t'échappent au moment que tu crois les saisir? Est-ce dans une occupation frivole que tu dois consumer une vie, dont tous les momens devroient être consacrés au service de Dieu? Ah! faut-il que nous aimions tout ce que nous devons haïr, & que le seul aimable ne soit point aimé! Ces mêmes affections que nous donnons à des bagatelles, Dieu ne rougit point de nous les demander, & nous ne rougissons point de les lui refuser. En aimant le monde, dit S. Au-

gustin, nous ne le posséderons pas, & en le possédant nous ne posséderons pas Dieu: Mais si nous aimons Dieu véritablement, nous le posséderons, & en le possédant nous posséderons tout avec lui, puisqu'il renferme éminemment toutes choses; c'est dans lui seul que nous pouvons trouver un repos véritable. Pendant que l'amour du monde nous occupera, nous vivrons dans un trouble continuel; nous ne serons que de misérables jouets de nos passions, tournans, comme dit le Prophete, ainsi que de misérables aveugles, autour d'un cercle de desseins, qui se succéderont les uns aux autres, jusqu'à ce que la mort nous en ait fait voir la vanité; toujours errans & vagabonds parmi le tumulte & l'embarras du monde, nous repassant dans cette vie de l'esperance d'une paix chimerique, que nous ne trouverons pourtant jamais qu'en nous donnant sincèrement à Dieu.

Vidi impium superexaltatum: & transiit, & ecce

Sur le peu de durée des choses de ce monde.

non erat. Psalm. 36. Il n'est que trop visible que tous les biens de ce monde n'ont point de durée. Tout y passe en un moment, & à peine y voit-on quelque apparence de bonheur, qu'il disparoit. Ce qui a fait dire au Prophete Royal: *Vidi impium superexaltatum*; j'ai vu un de ces heureux de la terre, élevé au plus haut degré de la fortune; mais à peine ai-je eu les yeux tourneés, que j'ai vu tout son bonheur s'évanouir: *Transivi, & ecce non erat.* Tout ce monde qui nous enchante si fort, n'est, selon l'Apôtre Saint Jacques, qu'une vapeur qui s'éleve quelquefois, & qu'une fausse lueur rend éclatante; mais elle passe en un moment, & il ne reste de ce faux éclat qu'un peu de fumée dans l'air: *Quæ est vita nostra! vapor ad medicum parens.*

Jacob. 4.

Les choses de ce monde sont comparées à un fleuve qui passe.

Qui convertit mare in aridam, in flumine pertransibunt pede. Psalm. 65. Ecoutez, je vous prie, le grand Saint Augustin sur ces paroles. Le Prophete Roi veut rappeler en cet endroit ces miracles si surprenans qui se firent, lorsque les Israélites fuyoient de l'Egypte pour entrer dans les deserts. Il veut nous faire souvenir comme la mer se divisa, comme les eaux s'affermirent dessous leurs pieds; mais Saint Augustin triomphe là-dessus; & élevant ses pensées, il dit que ces eaux qui coulent, sont les choses du monde qui passent; que tout ce qui paroît de beau & de grand dans le monde n'est qu'un fleuve, qui par un cours rapide & impetueux, se dérobe à nos yeux au même moment qu'il les charme: *Flumen est omnis mortalitas sæculi.* Voulez-vous voir le courant de ce fleuve dans les choses mortelles? *Vide flumen, alia veniunt, & transeunt alia.* Voyez comme par un ordre inviolable les uns viennent, les autres s'en vont: *Omnis iste ordo rerum labentium flumen est.* Tout ce qui est dans le monde n'est que fleuve; celui qui regne aujourd'hui ne fait-il pas oublier tous ceux qui ont régné avant lui? Mais que fait un véritable Chrétien, qui regardant le monde des yeux de la grace, ne trouve par tout que des fleuves? Il ne se jette point dans ces fleuves, il ne se laisse point aller au torrent des grandeurs & des plaisirs du monde; il passe à pied sec ces fleuves & ces torrens; c'est-à-dire, qu'il foule aux pieds le monde & tous ses biens: *Qui convertit mare in aridam.*

Les parfaits Chrétiens sont non seulement détachés du monde, mais encore morts au monde.

Mortui estis, & vita vestra abscondita est cum Christo in Deo. Ad Coloss. 3. Tous les Chrétiens doivent être détachés du monde; mais les parfaits Chrétiens doivent être morts au monde: *Vous êtes morts*, disoit l'Apôtre aux Colossiens, *& votre vie est cachée avec Jesus-CHRIST en Dieu.* Quelque détaché qu'on soit des biens & des honneurs, on n'y est pas pour cela toujours insensible. Quoi qu'on n'y cherche pas son plaisir, on ne laisse pas de l'y trouver, & de le sentir; mais un mort est insensible à tout; qu'on lui fasse des obseques magnifiques; qu'on lui dresse de superbes mausolées; que tout rententisse de ses louanges, il ne sent point tout cela, il n'en est point touché. C'est là l'image d'un homme mort au monde. Heureuse mort, qui fait vivre une ame à Dieu! Hélas! notre vivacité sur l'honneur & sur notre intérêt, nous fait bien voir combien nous sommes éloignés de cette heureuse mort.

Le véritable Chrétien doit regarder le monde comme déjà passé pour lui.

Tempus breve est, reliquum est ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur; præterit enim figura hujus mundi. 1. ad Corinth. 7. Un Chrétien qui sçait ce que c'est que d'être Chrétien, sçait l'obligation indispensable de faire

Tome III.

au moins dans son cœur une separation avec le monde; il regarde le monde & tout es ses grandeurs, tous les plaisirs & toutes ses fortunes comme une ombre qui passe. Il va plus loin, & j'ose dire que dans son cœur, il regarde le monde comme s'il étoit déjà passé. C'est une pensée que me fournit Cassien, qui dit qu'il y a trois sortes de personnes qui regardent le monde bien différemment. Le pecheur, le sage du monde, & le véritable Chrétien. Le pecheur regarde le monde dans son cœur comme quelque chose qui dure; le sage du monde comme quelque chose qui passe; & le vrai Chrétien comme quelque chose déjà passé. Ce qui fait que le pecheur s'y attache comme à quelque chose qui dure; il ne se sert pas du monde, dit Saint Augustin, avec la modération d'un homme qui use de quelque chose; mais avec la passion d'un homme qui aime: *Non utentis modestiâ, sed amantis affectu.* Il veut s'arrêter aux choses qui ne s'arrêtent pas; il veut s'attacher aux choses qui passent: *Vult stare cum non stantibus*, dit Saint Gregoire. Le sage le regarde comme quelque chose qui passe; car il ne faut qu'être sage du monde pour envisager son crédit, ses biens, ses plaisirs, comme quelque chose qui s'ensuit, & pour dire avec le Disciple bien-aimé, le monde passe avec toutes ses concupiscences: *Transit mundus, & omnis concupiscentia ejus.* Mais je prétends que le Chrétien doit aller plus avant; il doit regarder tout le monde comme quelque chose qui est déjà passé; il doit être, dit le même Cassien, comme Elie & Henoc; ces deux Saints sont dans le monde, & cependant le monde est déjà passé pour eux. C'est ce que veut dire l'Apôtre: *Qui utuntur*

1. Joan. 2.

1. ad Cor. 7.

hoc mundo, tanquam non utantur. Si les choses étoient passées, ceux qui les possèdent ne les posséderoient pas; ceux qui usent de ce monde n'en useroient pas. Si donc l'Apôtre veut que nous usions de ce monde comme n'en usant pas, il veut donc qu'on le regarde comme s'il étoit déjà passé. *Nolite diligere mundum, neque ea, que in mundo sunt.* 1. Joann. c. 2. Ce n'est pas assez de mépriser le monde; il faut s'en détacher: car combien en voit-on, qui paroissent ne pas estimer le monde, & qui ne laissent pas de s'y attacher? Ils feroient des leçons sur la vanité du monde; & cependant ils l'aiment: ils se plaignent tous les jours de son inconstance, & de sa perfidie; cela ne les empêche pas de s'y fier. Il faut s'aveugler pour estimer le monde; mais il faut se contredire soi-même pour le mépriser, & cependant s'y attacher aussi fortement, que si on trouvoit dans lui tout ce que l'on peut souhaiter. C'est manquer de raison que d'estimer le monde; mais c'est manquer de foi, & de religion que de s'y attacher.

Il faut se détacher du monde, & ne pas se contenter de le mépriser.

Disperdam habitorem de campo idoli. Amos 1. J'exterminerai tous ceux qui demeurent dans le champ de l'idole. Ce champ, c'est le monde; l'idole, c'est toutes les créatures que l'on y aime. Or le Fils de Dieu en nous obligeant de renoncer à nous-mêmes, a purgé ce monde de toutes les idoles, parce qu'il est impossible que si nous renonçons parfaitement à nous-mêmes, qui sommes notre première idole, nous ne renoncions à toutes les autres, qui sont toutes les créatures. En sorte que si cette première est détruite, il n'en restera aucune, puisque c'est celle-là qui produit toutes les autres: car nous n'aimons toutes les choses de ce monde que par rapport à nous-mêmes.

L'amour propre est cause de l'amour que nous avons pour les choses de ce monde, dont nous faisons autant d'idoles.

PARAGRAPHE QUATRIÈME.

Pensées & Passages des saints Peres sur ce sujet.

O Amatores mundi, cujus rei gratia militatis! major non poterit esse spes vestra in mundo, quam ut amici mundi sitis; ibi quid nisi fragile, plenum periculis? Et per quot pericula pervenitur ad majus periculum? August. l. Confess.

Perseant hæc omnia (mundi bona) & dimittamus hæc vana & inania, conferamus nos ad solam inquisitionem eorum qua finem non habent. Idem, ibidem.

Mundus transiit & concupiscencia ejus. Quid vis? utrum amare temporalia, & transire cum tempore; an Christum amare, & in æternum vivere? Idem, in Epist. Joann.

Mundus iste periculosior est blandus quam molestus: magis cavendus cum se allicit diligi, quam cum admonet, exigitque contemni. Idem, Epist. 44. ad Anast.

Vincula hujus mundi asperitatem habent veram, jucunditatem falsam, certum dolorem, incertam voluptatem, durum laborem, timidam quietem, rem plenam miseria, spem beatitudinis inanem. Idem, Epist. 59. ad Licentium.

Ecce turbat mundus & amatur, quid si tranquillus esset? formoso quomodo inhareres, qui sic amplecteris secudum? flores ejus quomodo colligeres, qui à spinis non revocas manum? Idem, Serm. 245.

Ecce rinosus est mundus, ecce amarus est mundus, & si sic amatur, quid faceremus si dulcis esset? Idem, de Symbol. l. 4. c. 1.

O munde immunde! teneri vis perisus, quid faceres si maneres? quem non deciperes dulcis, si amarus alimenta mentiris? Idem, ibidem.

Mundus tantâ rerum labe contritus est, ut etiam speciem seductionis amiserit. Idem, Epist. ad Armament. & Paulin.

Blanditur mundus, caveatur corruptor. Idem, Serm. 17. de Nativ. Joann. Bapt.

Quomodo potest superare mundum savientem, qui non potest superare blandientem? Idem, Serm. 13. de pluribus Martyr.

Qui non contemnit quod pollicetur mundus, non potest superare quod minatur. Idem, ibid.

Blanditur hic mundus, & suavia pollicetur, sed & minatur dolores, egestates, humilitates. Idem, ibidem.

Si delectat te mundus, immundus es, quia vis semper esse in mundo. Idem, tract. in Joannem.

Non sic amemus ista terrena, ut perdamus caelestia. Idem, Serm. 20. de verb. Domini.

Fam non hic habitemus corde, mala regio est amor mundi. Idem, ibidem.

Nequitia est mundum diligere, & ea qua nascuntur & transeunt pro magno habere. Idem, de Agone Christi. c. 13.

Omnia oriuntur & occidunt, & oriendo quasi esse incipiunt, & crescunt & perficiuntur, & perfecta senescunt & intereunt. Idem, l. 4. Confess. c. 1.

Non potest quis amare quod æternum est, nisi desiterit amare quod temporale est. Idem, in poëtis Serm. Serm. 153.

A Mateurs du siècle, qui vous engage à vous donner tant de peine? tout ce que vous pouvez espérer en servant le monde, c'est d'être de ses amis. Mais que vous offre-t-il, ce monde trompeur, qui ne soit fragile? à combien de dangers ne nous expose-t-il pas? & ces perils temporels ne font-ils pas fuivis d'une peine éternelle?

Perisse le monde en tout ce qu'il possède, il n'a rien de solide; tournons toutes nos pensées à acquérir des biens qui ne nous seront jamais enlevés.

Le monde passe, & la concupiscence du monde passe avec lui. Que prétendez-vous? aimer les choses temporelles, & passer avec elles; ou bien aimer Jésus-Christ, & vivre éternellement?

Le monde est bien plus dangereux lorsqu'il flate, que quand nous en ressentons les incommodités. Il faut l'éviter avec plus de soin lorsqu'il veut se rendre aimable, que quand il nous paroît méprisable.

Les liens qui nous attachent au monde sont véritablement quelque chose de bien fâcheux, & ne sont agréables qu'en apparence; le mal qu'ils nous font est certain, le plaisir qu'ils promettent est douteux. Ceux qui les portent, se trouvent engagés à de grands travaux, & n'ont jamais un repos exempt de crainte. Ils ne trouvent que misère, & rien de moins réel que le bonheur dont on les flate.

Le monde ne cause que du trouble, & on l'aime: que seroit-ce donc s'il nous laissoit tranquilles? tout désagréable qu'il est, nous nous attachons à lui, nous aurions donc bien de la peine à le quitter s'il étoit agréable. Il est tout hérissé d'épines, & nous ne le fuyons pas, nous aurions donc bien de l'ardeur pour lui, s'il ne nous offroit que des fleurs.

Le monde est perissable, le monde est plein d'amertume, & nous l'aimons: que seroit-ce donc s'il n'avoit que de la douceur?

Monde impur, sur le penchant de ta ruine tu veux qu'on s'attache à toi; que serois-tu si tu devois toujours durer? qui ne seduirois-tu pas si tu étois plein de douceur, puisque n'étant qu'amertume, tu trompes tant de personnes par un appas trompeur?

Le monde est tellement déchu, qu'il n'a plus même de quoi seduire par les apparences.

Le monde vous caresse, prenez garde, ce n'est que pour vous corrompre.

Celui qui ne peut résister aux caresses du monde, pourra-t-il vaincre la cruauté des tyrans?

Quiconque ne méprise pas les promesses du monde, ne pourra résister à ses menaces.

Le monde flateur ne nous promet que des douceurs si nous le suivons: & si nous lui résistons, il menace de nous faire souffrir les plus cuisantes douleurs, la faim, les humiliations.

Si le monde vous plaît, vous ne pourrez jamais vous refoudre à le quitter; signe évident que votre cœur est corrompu.

Ne mettons pas tellement notre affection aux choses de la terre, que nous nous exposions à perdre les biens du ciel.

Ne souffrons point que notre cœur demeure attaché au monde, c'est pour lui un mauvais séjour.

C'est un crime que d'aimer le monde, & d'estimer beaucoup des choses qui ont commencé, & qui cesseront d'être.

Chaque chose a son aurore & son couchant: après qu'elle a paru, on la voit croître & se perfectionner; a-t-elle atteint un certain degré de perfection, elle vieillit, & disparaît.

On ne sauroit aimer ce qui est éternel, qu'on n'ait cessé d'aimer ce qui passe.

Tamdiu dives, quamdiu non evigilat; somnium illum divitem facit, evigilatio pauperem. Loquitur de paupere dormiente. Idem, in Pl. 35.

Non asserunt satietatem, sed inflammant cupiditatem; (bona hujus seculi.) Idem, Serm. 15. de Divers.

Cor humanum in desiderio aternitatis non fixum, nunquam stabile esse potest, sed omni volubilitate volubilius, de alio in aliud transit, quarens requiem ubi non est. Idem, in Manuali.

In iis caducus & transitorius cor veram requiem invenire non potest; quoniam tanta est dignitas, ut nullum bonum prater summum bonum, ei sufficere possit. Idem, ibidem.

Omnia visibilia transeunt, & omnis hujus seculi pompa, & delicia, & curiositas interibunt, & secum ad interitum trahent amatores suos. Idem, de catech. rudibus.

Temporalia bona non cessant nos inflammare ventura, corrumpere venientia, torquere transeuntia; concupita inardescunt, adeptas vilescunt, amissa vaneferunt. Idem, Serm. 22. de verb. Apost.

Mentuntur, moriuntur, in mortem trahent. (Loquitur de voluptatibus seculi.) Idem, Epist. ad Licentium.

Dulcedo hujus seculi ad tempus fauces indulcat, sed in magnam amaritudinem postea convertetur. Idem, in Psalm. 123.

Ideo hujus vita dulcedo amaritudinibus & erumoris respersa est, ut alia vita queratur, qua nulla amaritudine perturbatur. Idem, l. 22. de civit.

Tibi o anima non sufficit, nisi qui te creavit, quidquid aliud appetis miserum est, quia tibi solus potest sufficere; qui ad similitudinem suam te fecit. Idem, de quinque partic.

Voluptatem illam ininterruptam, & quietam sine labe concupisce, & promittentem bona temporalia, & totum mundum deridebis. Idem, Serm. 15. ex nuper editis.

Omnia senescunt, & omnia intereunt, ergo cum oriuntur & tendunt ut sint, eo magis festinant ut non sint. Idem, l. 4. Confess.

Effunduntur peccatores in ea qua videntur & temporalia sunt, & imagines eorum famelicâ cogitatione lambunt. Idem, ibidem, lib. 9. c. 4.

Flumen est omnis mortalitas seculi. Idem, in Psalm. 65.

Momentis transvolantibus cuncta rapiuntur, torrens rerum fluit. Idem, in Psalm. 122.

Modo fructuose dicamus, transeunt, ne tunc dicamus infructuose, transierunt. Idem, in Psalm. 32.

Nonne domus tua hæc pulvis est & ruina? nonne hæc omnia fabula? nonne seculi thesaurus vanitas est? nonne tu ipse es cinis? Ambros. l. 6. Hexam. c. 8.

Caduca hæc omnia cum damno sine lucro, illud solum est lucrum, ubi fructus perpetuus, ubi æterna merces quietis. Idem, Epist. 44. ad Constant.

Letitia seculi temporalis est, perpetua autem letitia ejus, qui gaudet in Domino. Idem, in Psalm. 47.

Non vis relinquere mundum, relinquet te mundus. August. Serm. 245.

Vilescat mundus, ametur à quo factus est mundus. Idem, Serm. 30. de Pentec.

Omnia imaginaria in hoc seculo, & nihil veri. Tertull. de corona.

Fugiendus mundus, quia malo suos amatores remunerat. Isidor. Hisp. Coll. 2.

Ecce jam in seipso mundus aruit, & adhuc

Ce pauvre est riche tant qu'il dort; son sommeil l'égalé au riche; il n'est pauvre que quand on l'éveille.

On n'en est jamais rassasié: au contraire plus on en a, & plus on se sent de passion pour en posséder de nouveaux.

Un cœur qui ne fixe pas ses desirs au bonheur éternel, ne sera jamais dans une assiette tranquille; c'est l'inconstance même, il se laisse entraîner d'objets en objets, & cherche du repos, où il n'est pas possible d'en trouver.

Votre cœur ne sauroit trouver de repos dans ces biens périssables, parce qu'il est si noble, qu'il n'y a que le souverain bien qui soit digne de lui.

Tout ce qui est visible passe, la pompe du siècle, les délices, les choses les plus capables de satisfaire la curiosité, tout perira, & entraînera dans sa perte ceux qui en auront été passionnez.

Les biens de la terre avant que nous en jouissions, excitent en nous un feu qui nous dévore. En avons-nous la possession? c'est un poison qui nous corrompt le cœur. Passent-ils? de quels supplices leur perte est-elle accompagnée? En un mot, nous les désirons avec passion, nous les possédons avec mépris, nous n'en connoissons la vanité qu'au moment qu'ils nous échappent.

Ils sont faux: ils sont périssables: ils sont dangereux.

La joye du siècle a pour quelque temps un peu de douceur qui flate; mais cette douceur se change bientôt en amertume.

Pourquoi Dieu a-t-il répandu tant d'amertume sur les douceurs de cette vie? c'est pour nous avertir de nous en procurer une autre, dont le bonheur soit plus pur.

Celui-là seul te suffit, ô mon âme, qui t'a créée, qui t'a formée à sa ressemblance; tout ce que tu peux souhaiter d'ailleurs n'est que misère.

Ne souhaitez point pendant cette vie d'autre plaisir que celui de la bonne conscience, rien n'est capable de le troubler, & il vous fera mépriser le monde, & ceux qui vous promettent des biens temporels.

Tout vieillit & tout passe, le pas même que nous faisons pour naître, nous avance vers la mort, & en nous hâtant d'être, nous courons au néant.

Le pecheur se répand avec épanchement à tout ce qui est visible & temporel; son imagination s'attache à ces fantômes avec la même avidité, qu'un homme qui meurt de faim fait paroître pour tout ce qu'il croit le pouvoir rassasier.

N'est-ce pas l'image d'un fleuve qui coule sans cesse que la mortalité, qui regne dans ce siècle?

Tout passe comme un torrent: les momens s'envolent, & tout disparoit avec eux.

Disons: tout passe, maintenant que nous pouvons le dire avec fruit: n'attendons pas que nous soyons obligez de dire avec des regrets steriles: tout est passé.

Ce palais que vous habitez, qu'est-ce qu'un peu de poussière qui se dissipera? tout ce qui vous environne, a-t-il plus de réalité que le sable? les tresors du monde sont-ils autre chose que vanité? & vous-même qu'êtes-vous que terre & cendre?

Tout ce qui perit n'apporte que du dommage, & point de profit. Il n'y a véritablement à gagner, qu'ou la recompense est éternelle, & procure un repos qui ne finira point.

La joye du siècle n'est que pour un temps; celle qu'on goûte dans le Seigneur n'a point de fin.

Vous ne voulez pas quitter le monde, & le voilà qui vous quitte.

N'ayons que du mépris pour le monde, tournons notre esprit & notre cœur vers celui qui l'a fait.

Il n'y a rien de vrai dans le monde, tout n'y est fondé que sur l'imagination.

Fuyons le monde, il ne récompense ses amateurs qu'en leur faisant du mal, ou bien ses récompenses mêmes sont de vrais maux.

Le monde a perdu le vain éclat qui l'environnoit

in nostris cordibus floret; ubique amaritudine replemur, & tamen cæcâ mente ejus amaritudines amamus: fugientem sequimur, labenti inhaeremus, & quia labentem retinere non possumus, cum ipso labimur, quia labentem tenemus. Gregor. in Homil.

Deficiendus à nobis hic mundus foret etiam si blandiretur, & rebus prosperis demulceret animum: at postquam tot flagellis premitur, tantâ adversitate fatigatur, quid nobis aliud, quam ne diligatur clamatur? Idem, in dialog. Qui transeuntia amplectitur, eo ipso ad deorsum ducitur quò decurrentibus implicatur. Idem, in Moral.

Si consideremus quæ & quanta sint quæ nobis promittuntur in caelis, vilescunt animo omnia quæ habentur in terris. Idem, in regit.

Hujus mundi veraciter ille mala sentit, qui ejus bonis inhiat, nec alia bona appetit. Idem, l. 6. Moral.

Quasi in aquis defluentibus fundamentum ponere, est in rebus labentibus spei fiduciam velle solidare. Idem, l. 22. Moral. c. 2.

Diù cum nostris rebus durare non possumus, quia aut nos illa moriendo deserimus, aut illa nos viventes quasi deserunt pereundo. Idem, lib. 18. Moral. c. 10.

Tandem nos necesse est instanter aeterna quærere, quando à nobis cognoscimus velociter temporalia fugisse. Idem, l. 3. Dialog. c. 28.

Sola Dei gloria stat, solique stant & permanent, qui cum illo, & in illo gloriantur. Tertull. l. de Penit. c. 11.

Discite in hoc mundo supra mundum esse. Ambros. lib. de Virgin.

Difficile, imò impossibile est ut presentibus quis & futuris fruatur bonis, ut deliciis transeat ad delicias, & in utroque saculo primus sit. Hieronymus, in Epist.

Nulla res longa mortalium est, omnisque felicitas saculi, dum tenetur, amittitur. Idem, ibid. *Nihil appetere, nihil desiderare de saculo potest, qui saculo major est.* Cyprian. Epist. ad Donat.

Quam magna felicitas est implicantis mundi laqueis solvi. Idem, ibidem.

Mundus transibit, tu cum eo qui non stas cades, transibis, & ræes. Cyprianus de jejun. & tentat. Christi, c. 6.

Hæc est humana vita puerorum ludus in arena. Gregor. Nyssenus.

Nonne hæc omnia pulvis, nonne omnia favilla? nonne in paucis versibus laudum vite memoria est? Sanctus Prosper in Sent.

Contemne divitias, & eris locuples; contemne gloriam, & eris gloriosus; contemne remissionem & quietem, & tunc eam recipies. Chrysost. Serm. 25. in Epist. ad Hebr.

Ad imaginem Dei facta est anima rationalis, cæteris rebus occupari potest, repleri non potest. Bernardus, in Sermon. Ecce nos reliquimus omnia.

Dic mihi ubi sunt amatores mundi, qui ante pauca tempora nobiscum fuerunt? nihil ex eis remansit nisi cinis & vermes. Idem, in Medit.

Prædia, palatia, immensa supellex, insulae dignitatum, addo & sapientiam mundi, de mundo sunt hæc, & mundus quod suum est diligit, sed quousque? non solum enim non semper, verum ne diù quidem. Idem, in Epist.

Non prius satiabuntur corda hominum auro, quam aurâ corpora satiantur. Idem, Sermon. de Convent. ad Clericos.

Magnus est cui præsens felicitas si arrisit, non irrisit. Idem, l. 2. de Considerat.

Qua requies in gloria tua, si qua tamen est? præterit jucunditas non redditura, & manet anxietas non relicta. Idem, Epist. ad Soph.

c'est une fleur qui s'est fanée; notre cœur cependant le trouve aussi beau que jamais; il ne nous offre que de l'amertume, & aveugles que nous sommes, nous aimons cette amertume; il nous fuit, & nous courons après; il menace ruine, & nous nous attachons fortement à lui; ne pouvant l'empêcher de tomber, nous nous laissons entraîner dans sa chute.

Quand le monde ne cesseroit de nous caresser, & nous seroit jôûir d'une prospérité constante, nous devrions l'abandonner; à plus forte raison nous avertit-il de nous garder de l'aimer, en nous accablant comme il fait de toutes sortes de malheurs.

Quiconque s'attache aux choses qui passent, court la même fortune, & passe avec elles.

Pour concevoir un véritable mépris des biens de la terre, faisons reflexion à ce qu'on nous promet dans le ciel.

Celui-là ressent véritablement tous les maux que le monde fait souffrir, qui n'a de passion que pour ses faux biens.

Etablir son espérance dans les choses du siècle, c'est bâtir dans le milieu d'un torrent rapide.

Il est impossible que nous jouissions long-temps des biens que nous avons amassés; car il faut que nous les quittons à la mort, ou bien eux-mêmes déperissent & nous quittent.

Plus les biens temporels s'échappent avec vitesse, plus devons-nous avoir d'ardeur pour ceux de l'éternité.

Il n'y a que la gloire de Dieu qui soit permanente, & ceux-là seuls vivront à jamais qui ne se feront glorifier qu'en lui.

Que votre unique science en ce monde soit de vous élever au-dessus du monde.

Il est difficile, pour ne pas dire impossible, de jôûir des biens présents, & des éternels; de passer des plaisirs du temps à ceux de l'éternité, & de tenir ici & dans le ciel le premier rang.

Rien n'est durable de ce qui est mortel; toute la félicité du siècle s'échappe au moment qu'on croit en jôûir.

Quiconque s'est mis au-dessus du siècle, ne peut plus rien désirer.

Qu'on est heureux, quand on est délivré des pièges du monde.

Le monde passera, vous vous y laissez entraîner; vous passerez donc avec lui.

Qu'est-ce que la vie de l'homme? des enfans qui se jôûent sur le sable.

Qu'est-ce dans le fond que tout cet Univers? de la poussière, des feuilles, le jôûet des vents. Que restera-t-il des plus grands hommes? quelques vers à leur louange.

Voulez-vous ne manquer de rien? méprisez les richesses; aspirez-vous à la gloire? méprisez-la; souhaitez-vous du repos? aimez le travail.

Une ame raisonnable faite à la ressemblance de Dieu, peut bien trouver hors de lui de quoi s'occuper; mais lui seul peut remplir la vaste étendue de ses desirs.

Dites-moi, que sont devenus ces amateurs du monde qui étoient parmi nous il y a si peu de temps? qu'en reste-t-il? des vers, & un peu de cendre.

Les terres, les palais, les ameublemens somptueux, ces hautes dignitez, & si vous voulez, la sagesse du siècle: voilà ce que le monde a de plus brillant, & ce qu'il aime: mais combien de temps? c'est peu de dire qu'à la fin il s'en lasse; il ne les aime pas même long-temps.

Le cœur humain sera rassasié d'or & d'argent, lors que le corps sera rassasié d'air.

Celui-là est un grand homme, que le siècle n'a point séduit, quelque douceur qu'il y ait trouvée.

Je veux que vous ayez acquis de la gloire, vous procure-t-elle quelque repos? la douceur que vous goûtiez est passée sans retour, & il ne vous reste qu'une inquiétude dont vous ne vous désirez point.

Si sapiſ, ſi habes cor, ſi tecum eſt lumen oculorum tuorum, deſine ea ſequi, quæ & aſſequi miſerum eſt. Bernardus, Epift. 103.

Mundus clamat, ego deſiciam; caro clamat, ego inſiciam; diabolus clamat, ego decipiam. Chriſtus vero clamat, ego reſiciam: Et tamen ſuperba mens magis ſequi vult deſicientem quàm reſicientem. Idem, in Epift.

Fluxa eſt divitiarum natura, torrente citiùs praterlabitur habentes, alioſ alio modo apta mutare dominos. Baſil. in Pſalm. 61.

Omnia mentiuntur & decipiunt in hoc ſæculo. Chryſoſt. in Pſalm. 4.

Summâ aviditate amplectuntur umbras, & ſequuntur umbras; hæc enim quæ iis videntur ſæculi bona, è manibus eorum tanquam veniunt & umbra fugiunt, & elabuntur. Idem, Homil. quod nemo læditur niſi à ſeipſo.

Mundana felicitas multis amaritudinibus reſperſa eſt. Innoc. Papa, l. 1. de Contemptu mundi.

Cum mundus tibi fallaciter ridet, tu veraciter irride eum. Anſelmus, l. 1. Epift. Epift. 8.

Mundus nihil habet ſtabile neque fixum, ſed ſola oculorum deceptio eſt, & priùs quàm appareat avolat. Chryſoſt. Homil. 21. in Geneſim.

Nihil re magnum, quod tempore parvum eſt. Eucher. Epift. ad Valerian.

Fallax ſuavitas in temporalibus bonis, infructuoſus labor, vana ſpes, perpetuus timor, & periculofa ineſt jucunditas. Laurent. Juſtinianus, de ligno vitæ, c. 3.

Nihil eſt in rebus humanis præter umbram, auramque leviffimam ſine mora tranſvolantem. Philo Judæus de Deo.

Quaſi per amena præta ad carcerem tendit, qui per præſentis vitæ præſperam ad interitum tendit. Idem, ibidem.

Quæ excelsa videntur prærupta ſunt. Seneca de Tranquill. animi, c. 10.

Omne quod fortuito evenit inſtabile eſt, quod aliùs ſurrexit, vergit proniùs in occaſum. Idem, de brev. vitæ.

Nihil perpetuum, pauca diuturna ſunt, quidquid capit, & deſinit. Idem.

Si vous êtes ſage, ſi votre cœur n'eſt point corrompu, ni votre raiſon obſcurcie, ceſſez de pourſuivre ce que vous ne pouvez acquerir ſans vous rendre malheureux.

Le monde nous crie, qu'il nous manquera; la chair qu'elle ſe corrompra; le diable qu'il nous trompera; Jeſus-Chriſt qu'il reparera nos forces abattuës; malgré cela, notre ſuperbe raiſon nous fait courir après le monde periffable, & mépriſer le ſecours que nous preſente Jeſus-Chriſt.

Les richèſſes de leur nature ſont periffables; elles paſſent plus vite qu'un torrent; elles changent continuellement de maître, abandonnant les uns d'une façon, & les autres d'une autre.

Dans le monde tout eſt faux, tout eſt trompeur.

On court avec avidité après des ombres; car tout ce que le monde nous offre de biens, quand on y veut toucher, ils nous échappent des mains: c'eſt du vent, c'eſt une fumée qui ſe diſſipe.

La proſperité du monde eſt mêlée de beaucoup d'amertume.

Lorsque le monde ſe maſque pour ſe joier de vous, moquez-vous de lui ouvertement.

Le monde n'a rien de fixe, ni d'aſſuré; il n'a que ce qu'il faut pour éblouir; il a diſparu ſi vite que nous n'avons pas eu le temps de l'apercevoir.

Rien n'eſt grand de ce qui dure peu.

Les biens du temps n'ont qu'une fauſſe douceur, ils nous font beaucoup travailler, & ſans fruit: nous fondons ſur eux une eſperance qui ſe trouve vaine; ils nous tiennent dans une crainte perpetuelle, & le plaifir qu'ils nous cauſent eſt dangereux.

Les choſes humaines ne ſont qu'une ombre ſans corps; un ſouffle léger qui ſe diſſipe en un moment.

C'eſt aller en priſon par un chemin ſemé de fleurs; que de ſe perdre par la voye des proſperitez.

Tout ce qui eſt élevé, eſt de difficile accès.

Ce qui ſe doit au hazard eſt peu durable, & plus une fortune eſt élevée, plus elle menace ruïne.

Rien dans ce monde n'eſt éternel, & il y a peu de choſes qui ſoient de longue durée; tout ce qui a eu commencement, aura fin.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce ſujet.

Ce que c'eſt que l'amour du monde.

Pour ſçavoir ce que c'eſt que l'amour du monde, qui eſt la ſource de tant de pechez, & la cauſe de la damnation des hommes; il faut ſuppoſer que le monde, au ſens que nous le prenons ici, n'eſt autre choſe que la jouiſſance des biens, des plaifirs, des honneurs, & de toutes les douceurs de la vie, que le monde nous preſente, & qui excitent la convoitiſe, & la concupiſſence; ou, ſi vous aimez mieux, c'eſt la pente & l'inclination que nous apportons en naiſſant vers les choſes inferieures & temporelles, & qui nous portent à nous ſatisfaire dans la poſſeſſion de ces ſortes de biens. C'eſt le Diſciple bien-aimé qui en parle ainſi: *Omne quod eſt in mundo, concupiſcentia carnis eſt, & concupiſcentia oculorum, & ſuperbia vitæ.* Cette convoitiſe, ou cette concupiſſence, quand on la ſuit, & qu'on ſ'y laiſſe aller, s'appelle amour du monde, parce que c'eſt dans le monde que ſont renfermées toutes ces choſes, que nous pouvons aimer hors de Dieu, & qui nous détournent de ſon amour, lorsqu'on ſe repoſe dans ces biens temporels comme dans notre fin, en

quoi conſiſte proprement le peché, comme l'enſeigne la Theologie. De maniere que l'amour du monde, l'attachement aux choſes du monde, recherche déreglée des choſes du monde, ſont des termes qui ſignifient la même choſe, & c'eſt ce que l'on entend, lors qu'on parle de la neceſſité de fuir, de haïr, de combattre le monde, de renoncer au monde, à ſes pompes, à tous les objets capables de nous pervertir, & de nous entraîner dans le deſordre.

C'eſt avec raiſon, que Saint Jean nous défend ſi particulierement d'aimer le monde, puis que l'amour déreglé, qui nous y attache, eſt incompatible avec la charité qui nous unit à Dieu; mais il faut remarquer avec Saint Auguſtin, qu'il ne dit pas, gardez-vous bien d'ufer de ce monde; car celui qui en uſe ſans l'aimer, il en uſe comme ſ'il n'en uſoit point; parce que ce n'eſt pas pour lui qu'il en uſe, mais pour un autre qu'il a en vûe & qu'il aime. Ainſi Saint Paul animé du même eſprit, recommande aux fideles d'ufer de ce monde, comme n'en uſant point. En un mot, qu'on

Comment il faut entendre le précepte de ne point aimer le monde. Aug. l. 3. contra Julian. c. 10. 1. ad Cor. c. 7.

Ep. Joan. 1. c. 2.

Aug. l.
de mori-
bus Eccl.
c. 20.

lise toutes les Ecritures, on trouvera qu'elles donnent pour regle de n'aimer aucune de toutes les choses mortelles & passageres, & de n'en estimer aucune aimable ni desirable pour elle-même, & d'en user seulement pour les devoirs & les necessitez de la vie; c'est-à-dire, avec la moderation de celui qui n'a que l'usage, & non pas avec la passion de celui qui aime. Que si on aime quelques-unes d'entre les créatures, il faut que ce soit en Dieu, & pour Dieu seul: car de la sorte ce n'est pas les créatures qu'on aime, mais on aime Dieu dans les créatures. Mais les aimer avec passion, y mettre son cœur, les préférer à Dieu, s'y reposer comme dans sa fin, les regarder comme l'objet de son bonheur & de sa félicité, c'est en quoi consiste le peché, le desordre & la corruption de l'homme.

Raison
pourquoi
il y a du
desordre
d'attacher
son affec-
tion aux
biens de ce
monde.
Mat. 22.
1. Joann.
2.
Ad Rom.
12.

La raison primitive que donne la Theologie du déreglement qu'il y a d'aimer avec attache les choses de ce monde, est tirée de l'ordre même de la nature, & des choses créées, tel qu'il a été établi par la Loi éternelle qui est Dieu même, d'où sont dérivés ces grands préceptes de l'Evangile; *Gardez-vous bien d'aimer le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Ne vous conformez pas au siècle présent, & autres semblables.* Car telle est la condition de l'ame raisonnable, & le rang qu'elle doit tenir dans le monde, que son lieu propre est d'être immédiatement au-dessous de Dieu, & au-dessus de toutes les choses corporelles. Elle doit être soumise à Dieu comme à son Créateur, dont elle a reçu l'être, & duquel seul elle doit attendre son bon être; c'est-à-dire, sa perfection, & sa félicité: mais elle doit regarder toutes les choses corporelles, comme lui étant inférieures, & faites pour la servir dans ses necessitez. Or cet ordre ne peut être troublé ni perverti que par la volonté déreglée de l'homme, qui en s'attachant d'affection aux biens de cette vie, fait des moyens la fin.

Quelle idée
nous de-
vons avoir
des biens
de ce mon-
de, & l'es-
time rai-
sonnable
que nous
en pouvons
faire.

Il ne faut jamais outrer les veritez chrétiennes, ni les maximes de l'Evangile; c'est pourquoi, comme les biens extérieurs du monde, & les choses temporelles, dont nous ne pouvons nous passer en cette vie, quoi qu'infiniment au-dessous des biens intérieurs de l'ame, & particulièrement des biens de la grace, sont cependant, à les bien prendre, des dons de Dieu, qui en ordonne l'usage à de plus hautes fins, en quoi ils deviennent de grands bienfaits, la Foi & la Religion Chrétienne, après nous avoir détrompez, & chassé de notre esprit les illusions ordinaires qui y naissent à leur occasion, nous les fait regarder en cette vûe & dans l'emploi que la vertu en fait; & de cette maniere nous y trouvons, non des pièges qui nous embarrassent, mais des moyens pour parvenir au vrai bien; ainsi nous ne prisons point à proprement parler ces choses, qui sont basses & indifférentes de leur nature; mais le fruit que la vertu en peut tirer, ou qu'elle en peut faire naître. Par où nous reconnoissons que tout ce qui vient de Dieu, est toujours grandement estimable, ou en soi-même, ou dans le rapport qu'il a à des fins nobles & excellentes. Ainsi l'on ne doit ni les estimer plus qu'il ne faut en les préférant, comme font la plupart des gens du monde, aux biens spirituels & éternels, ni les mépriser tellement qu'on en condamne absolument la possession, ou la recherche par des voyes legitimes.

La Morale nous apprend qu'un bien qui ne perfectionne point, & qui ne rend pas meilleur celui qui en jouit, ne merite pas d'être beaucoup estimé, ni d'être l'objet de notre amour. C'est pourquoi les Philosophes, suivant le sentiment d'Aristote, ne donnent le nom de bien qu'à ce qui fait le bon état, & l'accomplissement de notre être. Or tous ces biens temporels, pris précisément dans leur nature, sans l'usage qu'en fait la vertu, ne rendent pas ceux qui les possèdent, plus parfaits, ni meilleurs, & par conséquent c'est en vain que les hommes les prennent pour de grands biens. Pour communiquer à l'homme une véritable perfection, il faudroit premierement que de leur nature ces biens eussent une perfection qui surpassât celle de notre être: car, comme dit Saint Augustin, l'homme ne sauroit devenir meilleur que par une chose meilleure que lui. En second lieu, il faudroit que la possession en fût solide & permanente: car ce qu'on ne possède qu'imparfaitement, & comme en le perdant, ne peut faire la perfection de celui dans lequel il n'a point de constance: Or ces deux conditions absolument necessaires pour l'effet du vrai bien, au sentiment même des Philosophes Payens, qui ont reconnu cette verité par les seules lumieres de la raison, ne se trouvent point dans les biens temporels & passagers de ce monde.

Les biens
temporels
de ce mon-
de, riches-
ses, hon-
neurs, pla-
sirs, ne font
pas de vé-
ritables
biens.

Quand même les biens de ce monde auroient quelque excellence, qui surpassât la dignité de notre nature, la maniere de les posséder, ne pourroit nous rendre heureux & satisfaits, puisqu'on peut les perdre & facilement, & en peu de temps. La violence d'un injuste usurpateur nous peut ravir & enlever les richesses; un amer déplaisir, & un mortel chagrin peut changer toutes nos joyes en tristesse; la calomnie peut ternir notre reputation; mille accidens imprévus peuvent nous priver de ces biens, sans qu'on puisse empêcher ces disgraces, & la mort enfin nous contraint de les abandonner. Or peut-on dire que ce qui tient si peu à l'homme, puisse le rendre meilleur, ou heureux, ou devons-nous juger de lui, & l'estimer par ce qu'il doit necessairement perdre?

La maniere
de posseder
les biens
de ce mon-
de ne per-
met pas
que nous
en soyons
satisfaits.

Comme le bien en general est opposé au mal, aussi chaque espece de bien doit être opposé à une particuliere espece de mal. D'où il s'ensuit, que ce qui n'ôte aucun défaut, ne peut être que l'ombre du bien; ce qui ne dissipe pas les tenebres, n'est pas lumiere; la disposition qui ne chasse pas la maladie, n'est pas santé. C'est la même chose de tous les autres biens imaginaires & apparens. De maniere, que si les richesses, par exemple, ne détruisent pas le mal, auquel les mondains les opposent, & qui est la misere du cœur famelique, & tourmenté par son propre desir, elles ne sont pas pour eux des biens, & ne meritent pas le nom qu'ils leur donnent: ce qu'on peut dire de tous les autres biens, dont les hommes sont passionnez, & qui n'empêchent pas que celui, qui les possède, n'ait le cœur vuide: puisque nonobstant cette possession, il a des desirs, qu'ils ne sauroient contenter, & qui croissent toujours sans limites. N'est-ce donc pas en vain que l'on estime tant, & que l'on recherche si ardemment ces biens, qui non seulement n'ont point l'excellence, que les sages recherchent dans le vrai bien, mais qui ne remplissent pas mé-
me

Autre tri-
fonnement
qui montre
que les
biens du
monde ne
sont que
de faux
biens.

me l'idée que les mondains s'en forment dans leurs folles pensées ? S'ils avoient de leur nature ce qu'ils leur attribuent faussement, ceux qui en posséderoient davantage, auroient moins d'inquiétudes & de desirs; l'expérience pourtant nous montre que l'abondance de ces biens ne leur est, que ce qu'est à un grand feu, le bois que l'on y jette, & qui en augmente toujours la flamme, & la rend plus ardente.

Ce que c'est que le plaisir, & en quoi il consiste.
D. Thom.
1. p. qu.
46. art.
3. ad 5.
9. 49. art.
3. ad 5.

Saint Thomas, voulant declarer la nature & l'essence du plaisir, dit que c'est un repos d'une puissance appetitive dans la presence d'un bien qui satisfait son desir. Et pour faire ce repos, & cette satisfaction, il faut que le bien qui les doit causer, soit conforme à la nature de celui qui le possède, & qu'il ait de la proportion avec l'excellence de son être. Que si vous demandez à Saint Thomas quel est ce bien, il vous répondra que ce n'est pas celui qui regarde, & qui flate les sens; mais celui qui a de l'alliance & de la conformité avec la raison, & par consequent, si l'homme veut trouver une vraie joye, qui lui cause une pleine & parfaite satisfaction, il faut qu'il cherche un bien, où ses sens ne puissent atteindre; Et pour ne laisser aucun vuide dans son ame dont la capacité est sans limites, il faut que ce bien soit infini.

L'abs que les hommes font de l'inclination naturelle qu'ils ont au plaisir.

L'inclination que nous avons au plaisir considerée dans les termes de la raison, qui en exclut le dereglement, bien loin d'être mauvaise, est necessaire à l'homme, comme un instinct qui lui est donné de Dieu pour se porter plus doucement à la recherche du vrai bien. Ce seroit condamner l'auteur de la nature de censurer cette passion: puisque c'est lui qui l'a imprimée jusques dans le fond de notre être; mais le desordre est que l'homme, au lieu de chercher sa satisfaction, & l'accomplissement de tous ses desirs dans Dieu, qui est la source de tous les biens, & au lieu d'élever son esprit & son cœur au-dessus de tout ce qui est sujet à quelque changement, & de se mettre ainsi dans un état exempt d'inquiétude, il s'abaisse à la poursuite des biens sensibles, & occupe tout son esprit à ce qui n'est fait que pour les besoins de son corps, & pour la conservation d'une vie perissable.

Combien les plaisirs des sens sont de peu de durée.
Aristot. 1.
10. Ethic.
6. 16.

Chaque plaisir, dit le Philosophe, parlant de ceux du corps, ne dure qu'autant qu'il est le remede d'un mal; si-tôt qu'une puissance est satisfaite, ce qui la flatoit & la contentoit lui est onereux & la lasse; les viandes font insipides & chargent l'estomac, quand la faim est appaisée, & la chaleur incommode, quand le froid est chassé. C'est le même de toutes les voluptez, qui se détruisent elles-mêmes, &

souvent affoiblissent & ruinent enfin leur principe & leur sujet, je veux dire les sens & le corps. Ajoutez une excellente remarque d'un Philosophe Platonicien; sçavoir, que tout excès se change incontinent en son contraire; ce qui est manifeste dans toutes les passions deregulées des hommes. La trop grande licence que nous donnons à notre liberté, la rendant indépendante de la raison, est le commencement de la plus basse, & de la plus indigne servitude, qui est celle du vice. La temerité dégenere en foiblesse; l'excès en matiere de volupté passe en tourment; le desordre de l'avarice & de la convoitise trop grande des biens de la terre, rend celui qui en est possédé, toujours plus indigent, & plus famelique.

Massil. Fin.
cinus in
comment.
super lib.
Plar. de
republ.

Il faut présupposer ce que dit Saint Bernard, qu'on peut appeller une chose vaine quand elle est vuide; & quand nous la nommons autrement, elle tire son nom de l'apparence, mais elle n'a pas la vertu, ou la nature effective correspondante à son nom: *Vanum est id quod vacuum esse dicitur, quod nomen quidem habet, rem verò ipsam non habet.* Voilà le défaut des choses du monde; on les appelle des biens, des honneurs, & des grandeurs; ce sont de beaux noms; des biens imaginaires, qui paroissent éclatans; mais si nous pouvions entrer dans le vuide, avec des choses yuides nous n'aurions que de vains noms. Ce ne sont pas de vrais biens; ils ne consistent que dans l'apparence; ils sont mêlez de mille maux; toute la pompe de leur grandeur, & la rareté de leur prix, ne consistent que dans l'imagination des hommes: *Vanitas vanitatum, & omniavanas.* Eccle. 1.

Pourquoy on appelle vains tous les biens de ce monde.

C'est un principe & une verité que personne ne peut contester, que nous n'aimons, & que nous ne pouvons rien aimer de tout ce qu'il y a au monde, qu'à cause que nous nous aimons nous-mêmes. Que si nous n'aimons ainsi rien qu'à cause de nous-mêmes, il s'ensuit qu'en renonçant à l'amour de nous-mêmes, nous renonçons à l'amour de toutes les autres choses. Aussi est-cela maxime de tous les Maîtres de la vie spirituelle, que pour mourir à toutes les choses de ce monde, comme parle Saint Paul, il faut mourir à soi-même; & que pour couper tout d'un coup toutes les branches de cette malheureuse convoitise, si seconde en toutes sortes de fruits d'iniquité, il faut commencer par en arracher la racine, qui est l'amour propre: la cause étant ôtée, tous les effets disparaîtront d'eux-mêmes; nous n'aimerons ni le monde, ni les biens de ce monde, quand nous n'aimerons plus ce qui nous les fait aimer.

Pour renoncer parfaitement à l'amour des choses de ce monde, il faut renoncer à l'amour propre.

PARAGRAPHE SIXIEME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Les biens de ce monde ne s'acquièrent sans notre bon-heur.

Les gens du monde ne sont que trop persuadés que leurs richesses, leurs honneurs, leurs plaisirs ne sçauroient jamais faire leur bonheur. Les faux biens peuvent bien les amuser en passant, mais non pas les contenter. C'est ce qui fait que le cœur toujours inquiet, s'envole sans cesse d'objet en objet; ils les cherchent tous en general, pour les rebutter tous après en détail; ils passent & repassent mille fois sur les mêmes objets, & mille fois ils s'en dégoûtent. Leur vie n'est autre chose qu'un cercle de desirs & de dégoûts, de souhaits & de rebuts; on méprise le soir ce

qu'on desiroit le matin; ce qui plaît maintenant, déplaît dans une heure; plus on recherche cet objet, plus on le fuit, & le cœur dans ce flux & reflux perpetuel de desirs & de rebuts, est dans un chagrin continuel, & ne peut esperer d'autre consolation, que le foible plaisir de changer souvent. Triste soulagement de ne pouvoir se délivrer d'un chagrin present, que par un autre chagrin qui lui succede! *Essais de Sermons pour le Carême, dans le Sermon pour le premier Dimanche.*

L'Esprit de Dieu considerant le dereglement étrange des hommes, par lequel aban-

Psal. 4.

S. Aug. in Ps. 4.

donnant les vrais biens, qui les pourroient rendre vraiment heureux, ils se portent vers des biens imaginaires, leur dit par son Prophete: *Enfans des hommes, jusqu'à quand aurez-vous le cœur pesant & terrestre? Pourquoi aimez-vous la vanité, & cherchez-vous le mensonge? Ce que S. Augustin explique excellemment, en disant: Pourquoi recherchez-vous les derniers & les plus bas de tous les biens, comme s'ils étoient les premiers de tous? Ce qui est une fausseté & un mensonge: Ut quid tanquam prima, extrema sectamini, quod est vanitas & mendacium? Vous voulez être heureux avec des biens qui sont sans comparaison au-dessous de vous. Vous avez une ame qui vivra éternellement comme Dieu, & vous voulez la rendre heureuse par des biens qui passent, & qui s'évanouissent comme l'ombre; vous avez une ame qui vous rend égal aux Anges, & vous voulez la rendre heureuse en l'abaissant jusqu'à la condition des bêtes, par ces faux biens que vous recherchez, & qui vous sont communs avec les plus vils animaux. Pourquoi vous imaginez-vous être heureux, en possédant les derniers de tous les biens? Livre intitulé, *Instructions Chrétiennes, pour le 22. Dimanche après la Pentecôte.**

Il y a peu de Chrétiens qui n'ayent quelque attachement aux choses de la terre.

Je ne parle point ici de tant de mauvais Chrétiens, qui n'en portent le nom que pour le deshonorer; qui bien loin de gemir sur la nécessité qui nous engage à ne nous pouvoir passer de ces biens terrestres, ne connoissent point d'autre satisfaction que d'en jouir, & qui dans le fond de leur cœur seroient ravis de quitter toute esperance d'une autre vie, pourvu qu'ils pussent toujours demeurer en celle-ci. Je parle de ceux-mêmes qui ont un véritable desir de la vie éternelle, & qui travaillent pour y parvenir: Car combien peu s'en trouve-t-il qui ayent un véritable dégoût de ces sortes de biens; qui les fuyent, tant qu'il leur est possible, ou qui soient véritablement fâchés de s'y voir assujettis? Je ne prétends pas, que nous soyons insensibles à tout ce qui flatte nos sens, & que nous ayons plutôt de la peine que du plaisir, en ce qui donne du plaisir aux autres. C'est une grâce particulière & tres-rare, & que Dieu ne communique qu'à tres-peu de Saints. Mais je dis que pour être vraiment Chrétiens, nous devrions au moins avoir de la peine du plaisir que nous ressentons dans l'usage nécessaire de ces biens de la terre, lorsque nous nous apercevons que notre cœur s'y attache, & que ce n'est pas la simple nécessité qui nous porte à les rechercher; mais une certaine satisfaction sensuelle, qui nous fait trouver cette nécessité agréable, & qui souvent même nous emporte au-delà de la nécessité. *Le même.*

Reflexions que nous devons faire sur les joyes & les plaisirs de ce monde.

Qu'est-ce après tout que ce monde pour en être si follement entêté? Rappelez dans votre memoire toutes les joyes que vous avez eues; souvenez-vous en même temps, des peines qui les ont précédées ou suivies, des amertumes secretes qui les ont empoisonnées, des circonstances fâcheuses qui en ont troublé toute la douceur; souvenez-vous du peu de temps qu'elles ont duré, des soins qu'elles vous ont coûté, des remords qu'elles vous ont causés, des dégoûts qu'elles vous ont laissés: comparez tout cela avec cette ombre de plaisir, qui s'est si promptement évanouie, & vous verrez que le monde avec tous ses charmes, ne merite pas un soupir de votre cœur. Ainsi toutes les fois que le monde viendra

s'offrir à vous avec cet éclat enchanteur, dont il se sert pour nous éblouir; quand les objets revêtus de tous ces charmes viendront solliciter vos cœurs, de lui rendre des hommages qui ne sont dûs qu'à Dieu seul; quand la vûte de ces somptueux équipages, où l'on traîne le vice comme en triomphe, & où la vanité semble fouler aux pieds toutes les maximes de l'Evangile; quand tout cela, dit S. Chrysostome, viendra réveiller dans vos cœurs cette cupidité toujours prête à s'enflammer, aux premieres amorces qu'on lui presente; souvenez-vous, dit ce saint Docteur, du pacte que vous avez fait avec Dieu: Je suis Chrétien; j'ai renoncé dans mon Baptême au monde & à ses pompes; il n'y a point de salut à esperer pour moi, si je ne garde la promesse que j'ai faite. *Essais de Panegyriques, Panegyrique pour le jour de Saint Jean l'Evangeliste.*

Pouvez-vous vous vanter que vous aimez Dieu uniquement, & sans partage, vous qui ne respirez que pour les plaisirs, & pour la malheureuse satisfaction de vos sens; vous qui êtes charmez des amusemens du monde, & qui mettez toute votre gloire à lui complaire? Mais il me semble vous entendre dire, que si le monde a des charmes pour vous, vous avez soin de réserver une partie de votre cœur pour Dieu. Ah! que dites-vous! Dieu veut tout l'amour de votre cœur sans partage; pouvez-vous le lui refuser sans injustice? Mais pouvez-vous trouver dans le monde quelque chose qui soit digne de votre amour hors de Dieu? Pouvez-vous aimer les plaisirs, sans avoir le cœur gâté & corrompu par leur douceur empoisonnée, sans en ressentir mille amertumes, & être déchiré par mille remords? Pouvez-vous aimer les richesses, sans ressentir les épines qu'elles entraînent avec elles? Pouvez-vous posséder vos biens sans attachement; les conserver sans inquiétude; les perdre sans chagrin? Méprisez donc ce monde pendant qu'il passe, dit Saint Augustin, & n'attendez pas que le temps de le mépriser soit passé avec lui. *Les mêmes.*

Celui qui aime les plaisirs du monde, ne peut aimer Dieu de tout son cœur, puisque son cœur est partagé.

Le cœur de l'homme peut-il jamais être satisfait dans la possession des biens de ce monde! Non, il est toujours gros de nouveaux desirs, & ne dit jamais c'est assez; toujours inquiet, toujours avide, toujours ouvert aux objets qui le flattent, sans se fixer. Sçait-il se borner? ou plutôt n'arrive-t-il pas toujours qu'au milieu de l'abondance même, croyant que tout ce qu'il a, lui peut servir de titre pour en souhaiter davantage, il ne cesse jamais de dire: *Asses, asses*; Donnez, apportez, entassez, comblez-nous de biens, de plaisirs, d'honneurs. Cœur aveuglé! cœur insensé des hommes, que prétendez-vous par une conduite si bizarre & si déraisonnable? Vous pensez à vous rendre heureux; cherchez donc le véritable bonheur, poursuivez le véritable bien. Le cœur de l'homme, du caractère dont il est, ne sera jamais satisfait que de Dieu, jamais rempli que de Dieu. *Sermon manuscrit.*

La convoitise des biens de la terre est insatiable, & demande toujours davantage.

Qu'il est difficile de fixer le cœur de l'homme, si-tôt qu'il se laisse dominer par ses passions, se portant à tout ce qui le frappe; se livrant à tout ce qui peut contenter ses desirs; suivant le rapide cours de sa cupidité, qui ne dit jamais c'est assez; entraîné par son avidité qui porte ses desirs d'un pôle à l'autre, semblable à un hydropique, dont la soif va toujours croissant, à mesure qu'il s'efforce de l'éteindre à force de boire. L'expérience qui

Sur le même sujet.

qui de toutes les raisons est la plus sensible, & qui nous fait comme toucher du doigt les choses, ne parle-t-elle pas bien haut, pour nous convaincre de cette importante verité? Cet homme intéressé, par exemple, s'exprime-t-il sur sa passion autrement que par ce terme, *assez, assez*? Ce sensuel & ce voluptueux sur le sujet de ses plaisirs, parle-t-il autrement? Cet ambitieux par rapport à ce qu'il prétend, ne dit-il pas la même chose? Vous regorgez de biens, répond-on à ce cœur intéressé. Non, dit-il, quelque riche que je paroisse, je ne possède presque rien, & je me crois vraiment pauvre, eù égard à ce que je souhaite. Dites à ce cœur sensuel, qu'il doit être bien content de son sort, que sa vie est comme un cercle de plaisirs, dont l'un ne semble finir, que pour donner lieu à un autre de commencer. Vous vous trompez, répond-il; j'en demande, j'en cherche infiniment davantage. Que répondra cet homme, l'esclave de son ambition? Vous l'entendrez dire au milieu des honneurs & des rangs les plus distinguez, je veux pousser plus loin. *Le même.*

remede ne guerit pas le mal, mais il l'augmente. *Le même.*

Est-ce en ce monde que nous parvenons à la véritable félicité, que tous les hommes souhaitent naturellement? Les plaisirs du monde qui rassasient d'abord, ses honneurs, sa gloire & ses richesses qui ne rassasient jamais, tous ses faux biens; dont les uns dégoûtent & les autres affament; qui passent tous comme une fumée, & dont l'usage est toujours troublé par un mélange de maux infinis; & par l'image terrible de la mort, où ils vont tous enfin se terminer, peuvent-ils produire cette félicité?... Un seul desir excite toutes les passions; & il est impossible que vous ne soyez exposé à la tyrannie de toutes ces bêtes féroces, si vous vous donnez en proie à un seul plaisir. C'est pourquoi Saint Paul a dit: *Radix malorum cupiditas. Le même.*

De mille personnes à qui le monde fait espérer ses faveurs, il n'y en a presque aucune qui les obtienne. On ne voit par tout que des gens abusés, qui s'empresent & qui se tourmentent; les uns pour acquérir des richesses, & les autres pour avoir des honneurs; ceux-ci pour parvenir à des emplois, ceux-là pour jouir de quelques plaisirs; & cependant combien les uns & les autres entreprennent-ils de travaux? combien courent-ils de dangers? combien essuyent-ils de rebuts & d'affronts? combien de veilles, d'inquiétudes, de chagrins, qui troublent leur repos, qui altèrent & qui ruinent leur santé? Combien en avons-nous vû dont la mort a rompu les projets? & combien même, qui se voyant sur le point de jouir de leur ambition, sont tombez en un instant dans le dernier de tous les mépris? *Le Pere d'Orleans, Sermon des Tentations.*

Le monde a beau nous vanter tout ce qu'il a de pompeux dans les fortunes les plus heureuses, dans les maisons les plus magnifiques, dans les emplois & dans les alliances les plus honorables: quand on le considère à loisir, on n'est pas long-temps à reconnoître, que ces belles apparences ne servent qu'à couvrir bien des miseres. Sans penetrer même dans l'interieur d'une famille privée; où un mari, une femme, des enfans, des domestiques causent des chagrins & des emportemens continuels; l'importunité des proches, l'inquiétude sur les suites des entreprises, les soins de se maintenir & de s'avancer, la crainte de déchoir du poste où l'on se voit placé & élevé, ne sont-ce pas des suites nécessaires des grandes fortunes; & des grands emplois? *Pris des Discours Moraux.*

On peut dire généralement de toute la félicité du monde, qu'elle n'a rien de beau que l'apparence, & la figure: *Figura hujus mundi.* Mais il est vrai que le Sauveur en parlant des richesses, ce qui se peut dire des autres biens de ce monde, se sert principalement du terme d'abus & de tromperie: *Fallacia divitiarum*; parce qu'elles promettent toujours ce qu'elles ne sçauroient donner, & qu'elles font paroître les choses autrement qu'elles ne sont en effet. On en connoît à la fin toute la fausseté, mais c'est souvent trop tard, &c. *Les mêmes.*

Tout est faux en ce monde; tout n'y a que l'apparence. Fausse grandeur qui n'est qu'un sujet, ne figure qui passe, qu'une ombre qui se dissipe, qui rend les grands superbes dans leur élévation, pauvres dans leur abondance, &

La véritable félicité ne se trouve pas en ce monde.

Les fausses promesses du monde qui nous trompe & qui nous abuse.

Les plus grandes fortunes & les personnes qui paroissent les plus heureuses, ont leurs chagrins & leurs dé-plaisirs.

Le bonheur de cette vie n'est qu'apparence. *1. ad Cor. 7. Matt. 13.*

Le même sujet.

Pour être heureux en ce monde il ne faut rien desirer des choses de ce monde.

La félicité de l'autre vie est l'accomplissement de tous les desirs. La félicité de cette vie est l'anéantissement de tous les desirs. Pour être heureux en ce monde, il ne faut rien desirer de toutes les choses de ce monde. Les desirs croissent à mesure que nous obtenons ce que nous avons desiré; la possession de ce que nous avons souhaité, ne fait que nourrir nos desirs, sans rassasier l'ame. L'ame ne desire, par exemple, qu'un tel bien en particulier; parce qu'elle se persuade conduite par les sens, & par les fausses opinions des hommes, que tel bien la satisfera; mais voyant que ce n'est que comme une goutte d'eau dans un abîme, elle se porte à d'autres objets que les sens lui représentent encore comme des biens capables de la remplir. Si nous avions l'accomplissement de tous nos desirs en cette vie, nous ne penserions plus à l'autre; & ainsi Dieu qui nous aime, ménage la chose autrement... Un homme est au lit, travaillé d'une fièvre ardente, qui lui cause une alteration extrême; on peut éteindre sa soif en deux manieres, en lui donnant à boire de l'eau froide en telle quantité, qu'elle soit entièrement éteinte, ou en lui ôtant la fièvre qui lui cause cette alteration, car la cause étant ôtée l'effet cesse. Si l'on donnoit à ce malade le choix de l'un ou de l'autre de ces deux remedes, qui doute qu'il n'aimât beaucoup mieux qu'on le guerit de la fièvre, que de lui donner seulement de l'eau à boire? Car encore qu'après avoir bû avec excès, il se pût faire que la soif vint à cesser; si est-ce que la fièvre demeurant toujours, elle recommenceroit incontinent. *Le Pere de la Colombiere, dans ses Reflexions Chrétiennes.*

Le desir des biens de ce monde croît & s'augmente par la possession.

La premiere peine d'un homme qui desire les choses de ce monde, c'est le desir, le travail, les bassesses où l'on se réduit pour le satisfaire; l'obstacle au desir, l'augmentation du desir par l'obstacle même; tout ce que vous desirez ne sçauroit vous rendre heureux, & peut vous rendre malheureux. Ce qui est constant, c'est que la chose desirée au lieu de satisfaire le desir l'augmente; d'abord on ne desiroit que peu de chose commune, dont l'acquisition étoit aisée; l'avez-vous obtenu, elle produit le desir des choses plus rares, plus précieuses, plus difficiles à acquérir. *Le*

malheureux même au milieu de leurs plus grandes prospérités. Faux honneurs, qui causent une infinité de retours fâcheux; qui nous flattent, il est vrai, mais qui en même temps nous séduisent; qui ont un faux éclat, mais qui n'ont rien de solide; honneurs qu'on regarde comme des prééminences qui attirent le respect, & qui dans la vérité des choses, ne sont que des servitudes spécieuses. Faux biens, qu'on n'acquiert qu'avec beaucoup de peines, qu'on ne conserve qu'avec inquiétude, & qu'on ne perd qu'avec des chagrins infinis. Fausse sagesse, qui s'ingère, qui s'empresse, qui n'a autre occupation que de conduire des intrigues, & qui manque souvent de discernement pour se connoître. Faux amis, qui nous aiment pour un temps; mais qui nous trompent lorsqu'ils nous obligent, parce qu'ils sont souvent les instrumens de nos passions. Amis que l'intérêt retient, que la prospérité conserve, & que la disgrâce éloigne. Fausse puissance, qui ne fait souvent que des malheureux ou des coupables; tout est faux, en un mot, en ce monde: *Omnia imaginaria in hoc saeculo, & nihil veri*, dit Tertullien. *Auteur anonyme.*

Le monde n'a presque plus rien de sa première beauté, & ne doit plus maintenant nous charmer.

Je vous ai parlé jusques-ici des honneurs, des richesses, & des plaisirs du monde, comme si ce monde étoit encore dans sa première vigueur, & dans sa première beauté, & comme s'il avoit les mêmes attraits qu'il a eus dans son origine. Cependant, il est certain que tout son éclat est passé, & que cette face du monde, qui étoit autrefois si éclatante, & si belle, est changée, est vieillie, est défigurée. A peine donc est-il présentement capable de tromper, puisqu'il a perdu ses charmes, & que ses premières grâces, par lesquelles il pouvoit surprendre, & gagner les hommes, ne paroissent plus. Dans la splendeur & dans le lustre, où il étoit autrefois, il ne pouvoit pas surprendre ni séduire les vrais sages & les vrais fideles; il doit donc avoir bien moins de puissance de nous corrompre maintenant, qu'on n'y trouve plus que des restes de son ancien éclat, & que quelques apparences extrêmement défectueuses & foibles. Il a toujours été dénué de biens solides, mais il est maintenant privé même des biens périssables. Tellement qu'il est certain que si nous ne voulions pas nous tromper nous-mêmes, le monde n'a quasi plus de quoi nous séduire. *Traduit de la seconde Lettre de Saint Eucher à Valerien.*

Le néant & la vanité des grandeurs du monde paroît dans la poussière qui reste seule après la mort des Grands.

Le tourbillon qui nous emporte, entraîne avec nous les biens du monde, ce néant pompeux, & ces magnifiques vanitez que nous voyons en passant, pour ne les revoir jamais, & roule vers le tombeau, & grandeur, & magnificence, & sceptres, & couronnes. Le temps qui nous mine peu à peu, qui détruit, & qui consume les choses qui paroissent les plus durables, est comme un grand fleuve de feu, sur lequel nous nous voyons, comme sur une mer paisible & tranquille, enfermez dans un vaisseau de bois que la flamme pénétré de tous côtés, & qu'elle va bientôt réduire en cendres. Tout passé, ou a déjà passé, & comment serions-nous heureux par nous-mêmes, puisque nous ne pouvons pas même subsister? Stoïciens superbes, qui n'avez pas duré davantage que les songes de votre vanité; imbecilles vers de terre qui êtes maintenant perdus dans votre néant; terre autrefois animée de tant d'orgueil; cendre & poussière,

si toutefois le temps vous a laissé ces tristes noms, cessez du moins d'être superbes dans vos tombeaux; apprenez-nous dans quelle partie de vous-mêmes nous devons chercher votre excellence, & votre bonheur, dont vous vous êtes tant glorifiés. *Auteur anonyme.*

Vous aimez encore le monde qui vous échappe, qui vous persécute, qui vous maltraite: tout odieux qu'il est, il vous plaît encore plus que jamais. Vous vous plaigniez qu'il étoit engageant; il n'est rien moins à présent pour vous; il est cruel, il est impitoyable, il est le premier à vous punir de l'attachement que vous avez pour lui. Que fait une telle dans le monde? qu'attend-elle? quelle prétension chimérique la retient? Que ne pense-t-elle à son salut? Il n'y a point d'autre parti à prendre pour elle que celui de la retraite. Voilà comme parle le monde, & cependant vous en êtes toujours infatué: comme un désespéré qui se noie, vous tâchez de sauver encore quelques restes du débris. Il sied mal de vouloir être du monde, dans un état où le monde vous rebute, vous n'en pouvez plus être que la fable. *L'Abbé de Marruc, Sermon des Souffrances.*

On aime le monde, quoi qu'on en soit maltraité.

C'est assez de connoître le monde pour le mépriser. Le monde est si aveugle dans ses jugemens, si injuste dans son estime, & dans ses recompenses; il n'a nul égard à la vertu ni au mérite; c'est souvent un titre auprès de lui pour avoir ses recompenses; que d'en être indigne. Il est infidèle dans ses promesses, bizarre dans sa conduite, inconstant dans son amitié: on l'acquiert avec beaucoup de frais; on la conserve avec peine, & on la perd avec facilité: il nous flate pour nous tromper; il nous caresse pour pouvoir plus facilement nous perdre; il nous entretient de grandes espérances, pour nous donner des biens superficiels, qui ne peuvent remplir un cœur d'une capacité infinie; vains, qui ne peuvent contenter un esprit raisonnable; matériels & grossiers, qui n'ont nulle proportion avec une ame spirituelle; courts & passagers, & qui par conséquent, ne peuvent faire le bonheur d'une ame immortelle: voilà tout ce que promet le monde, mais que souvent il ne donne pas. *Le Pere Nèpveu, Tome 4. de ses Reflexions Chrétiennes pour toute l'année.*

Du mépris & du détachement du monde.

Ce n'est pas assez de mépriser le monde, il faut s'en détacher: car combien en voit-on qui paroissent ne pas estimer le monde, & qui ne laissent pas de s'y attacher? Ils feroient des leçons sur la vanité du monde, & cependant ils l'aiment: ils se plaignent tous les jours de sa perfidie, cela ne les empêche pas de s'y fier; & après l'avoir chargé de malédictions, ils ne laissent pas d'en faire leur idole & de l'adorer. Il faut s'aveugler pour estimer le monde; mais il faut se contredire soi-même pour le mépriser, & cependant s'y attacher aussi fortement, que si on trouvoit en lui tout ce qu'on peut souhaiter. C'est manquer de raison que d'estimer le monde; mais c'est manquer de foi que de s'y attacher, après avoir renoncé à ses pompes & à ses vanitez par le Baptême. *Le même.*

C'est peu de mépriser le monde si on ne s'en détache.

Commençons par ce qui tient le premier rang parmi les biens du monde, c'est-à-dire, l'honneur, la réputation, l'estime & les louanges des hommes: quoi de plus vain? quoi de plus faux? Pour les honneurs & les

Mépris que nous devons faire de l'estime & de la réputation du monde.

grandeurs, dans quelque élévation que se trouve un homme, est-il jamais content? Peu attentif à ce qui est au-dessous de lui, il ne regarde qu'à ce qui est au-dessus. Il est plus chagrin de voir un seul homme au-dessus de lui, qu'il n'est content d'en voir une infinité d'autres après lui. Et d'ailleurs cette pensée importune qui revient de temps en temps aux plus heureux malgré eux: *Hec quandiu?* Combien dureront ces honneurs? est un terrible contrepoids à la fortune, qui paroit la plus brillante & la plus heureuse, qui les rend plus sensibles à la crainte de perdre un jour tous ces biens, qu'ils ne le sont au plaisir d'en jouir... Que si nous considérons ce que c'est que la réputation, l'estime, & les louanges des hommes, quoi de plus vain? quoi de plus frivole? Si l'un m'estime, l'autre me méprise; qui a jamais eu l'approbation de tout le monde? Et quand la multitude m'estimerait, qu'est-ce que la multitude, sinon un amas de gens ignorans, aveugles, passionnez, bizarres, inconstans, qui m'estiment aujourd'hui & demain me méprisent? Mais quand leur estime seroit la plus sincère & la plus constante, me rendroit-elle meilleur? me rend-elle plus heureux? Ce n'est pas le jugement des autres qui me rend heureux, mais le mien; & si ma conscience me condamne, quand les autres m'approuveroient, que me serviroit leur approbation? Mais quand je serois content de moi-même, quand je croirois mériter l'estime & les louanges des hommes, si Dieu me désapprouve, si Dieu me condamne, que me servira tout cela? Je ne suis dans la vérité, que ce que je suis au jugement de Dieu, & c'est souvent assez de rechercher avec trop d'empressement l'estime & les louanges des hommes, pour s'en attirer le mépris; disons donc avec l'Apôtre: *Mihi pro minimo est ut à vobis judicer, aut ab humano dte.* Le même, dans le livre intitulé, *L'Esprit du Christianisme.*

1. ad Cor. 4.

Des plaisirs du monde.

Ou les plaisirs sont continuels, ou ils sont courts; s'ils sont continuels, ils cessent presque d'être plaisirs; on s'y accoutume, on s'en dégoûte, on s'en lasse, & le plus grand plaisir, dès qu'il dure long-temps, devient un supplice. Le concert le plus charmant, la conversation la plus agréable, le spectacle le plus divertissant, deviendroient insupportables, s'ils duroient tout le jour. Il n'y a point de gens qui goûtent moins le plaisir, que ceux qui sont toujours dans le plaisir. Mettez un homme dans la maison la plus charmante, dans le lieu du monde le plus délicieux; dès-là qu'il y a demeuré un mois, ce lieu a perdu pour lui la moitié de son agrément, ou il n'y trouve plus de plaisir, ou il en est peu touché. Si les plaisirs sont courts, méritent-ils qu'on se donne tant de peine? doit-on pour des plaisirs d'un moment, hazarder, comme il n'arrive que trop souvent, une éternité toute entière de bonheur? *Le même.*

Pour se former une juste idée des biens de ce monde, il faut les considérer au moment de la mort.

Il faut s'accoutumer à regarder tous les biens de cette vie, qui nous éblouissent, & qui nous enchantent si fort, dans le moment de la mort. Les plus grands biens, dès qu'ils seront regardés dans ce point de vue, paroîtront petits, ou plutôt disparaîtront entièrement, & les plaisirs les plus charmans, dès que nous les regarderons dans les lumières de l'éternité, perdront tous leurs attraits, & tous leurs charmes. Tâchons d'entrer souvent pendant la vie dans les sentimens que nous aurons à l'heure de la mort; l'homme vivant

Tome III.

aime le monde; l'homme mourant le méprise. Qui juge plus sagement des choses, ou l'homme vivant, ou l'homme mourant? *Le même.*

Cette maison d'argile & de boue où Dieu a logé nos âmes, menacé ruine de tous côtes; nous sentons à toute heure des atteintes de mort qui nous en marquent les approches; cependant nous courons après un siècle qui s'enfuit; nous nous efforçons de le retenir quand il nous échappe; nous nous appuyons sur lui, lorsqu'il tombe & qu'il nous accable sous ses ruines. Ame Chrétienne! jusques à quand fermeras-tu l'oreille aux sollicitations amoureuses de ton Dieu, qui te recherche, & qui te promet des biens éternels? *Auteur anonyme.*

Il me semble voir ces mondains laissez dans la voye de l'iniquité; fatiguez d'une satiété de plaisirs, où ils ne trouvent plus de goût, & meurent d'ennui à la source même des voluptez; il me semble, dis-je, les voir représenter dans ces enfans que Jeremie nous peint, expirans entre les bras de leurs meres, & tirans de leur sein desséché un reste de sang corrompu, au lieu de lait, qui leur manque faute de nourriture. C'est pour cette raison que les hommes du siècle trouvent un charme si puissant pour les attacher dans cette douce & continuelle agitation des Cours; dans cette vie tumultueuse du grand monde, qui les déroband à eux-mêmes, & à leurs reflexions importunes, ne leur laisse voir que l'extérieur éblouissant de leur état; & leur cache la pauvreté & la misère effective, où ils se trouvent parmi tant d'abondance. Otez-les de ce centre; tirez-les de ce tumulte, ils tombent dans une langueur qui les tue; & ne trouvant plus rien qui les agite & qui les occupe au dehors, ils deviennent nécessairement la proie de leur propre cupidité, qui les consume eux-mêmes, quand elle ne trouve plus d'objet étranger où elle s'attache. *Le même.*

Le premier mouvement de l'ame que Dieu éclaire, est de désirer la félicité. L'Esprit divin fait sentir à l'homme qu'il est créé pour une fin digne de la noblesse de son être, & que ne trouvant rien dans l'Univers qui puisse remplir l'étendue de ses desirs; il doit soupirer pour un objet supérieur à tout ce qui est dans l'ordre des choses créées. Cette puissance insatiable, qui le porte toujours à souhaiter quelque chose au-delà de ce qu'il possède, ne peut être une chose inutile en lui; il ne sauroit l'avoir reçue de la nature, sans qu'il y ait effectivement un bien, dont l'excellence proportionnée à sa vaste capacité la puisse remplir. Ce penchant si naturel & si fort, par lequel il cherche même la félicité dans le péché qui l'en éloigne le plus, doit avoir un terme réel & effectif, qui lui réponde; & son cœur sera toujours dans un état violent & inquiet, pendant qu'il sera hors de son centre, ou de la voye qui l'y peut conduire. Il ne faut donc pas espérer d'être jamais heureux par la possession des biens de ce monde, quand même nous aurions la jouissance de tout ce qu'il y a de grand, d'agréable & de magnifique, &c. *Le même.*

La joye des gens du monde est rapide; qui n'a rien de durable que le regret qu'elle leur laisse; c'est une joye qui finit par les larmes; c'est une joye superficielle qui ne va point jusqu'au cœur; ou qui n'en remplit pas la vaste étendue. Les besoins du pecheur seront

Z z z

Attache-ment indigne aux choses passagères de ce siècle, qui nous suit.

Comment les mondains recherchent avec ardeur les plaisirs de cette vie.

Le désir naturel qu'a l'homme d'être heureux ne peut être satisfait par la jouissance des biens de ce monde.

Combien la joye des gens du monde est courte & vaine, &c.

544
 toujours plus grands que son abondance. Les riches ont faim, dit le Prophete, leurs maisons sont pleines, mais leur cœur est vuide : *Psal. 33. Divites eguerunt, & esurierunt.* Le voluptueux au milieu de ses plaisirs se consume encore de desirs; l'ambitieux s'inquiète & s'agit dans le centre même des honneurs; ce conquérant se plaint de voir sa valeur resserrée entre les bornes de la terre trop étroite à son gré, & les autres desesperez de pouvoir trouver dans le monde épuisé pour eux de quoi assouvir leur avidité insatiable, accusent la nature d'impuissance ou de cruauté. Quel énigme incompreensible est-ce donc que l'homme? Pourquoi des sentimens si bas avec un cœur si grand? Pourquoi les biens de ce monde ne remplissent-ils pas ses desirs, ou pourquoi ses desirs s'occupent-ils des biens du monde? La Sageffe éternelle se seroit-elle ici démentie? auroit-elle mal connu ou les biens de la terre, ou le cœur de l'homme? ou plutôt, mon Dieu, n'est-ce point une précaution de votre amour? Pour ne pas rendre l'homme heureux sans vous, vous rendez l'Univers impuissant, & en lui faisant sentir que le monde ne lui suffit pas, vous le forcez à reconnoître enfin qu'un Dieu lui est nécessaire pour le rendre content & heureux. *Pris d'un Discours présenté à l'Académie Française.*

Les plaisirs de ce monde sont non seulement limités, mais interrompus par de fâcheux accidens.

Les plaisirs de cette vie sont courts & très-bornés en eux-mêmes. C'est assez pour cela, qu'ils dépendent le plus souvent de l'affection que nous y avons, & l'affection de la phantaisie qui change à tous momens; un tour d'imagination leur donne tout ce qu'ils ont d'agréable; un autre tour les affoiblit, & les rend entièrement insipides. La même personne qui a été aimée jusqu'à l'idolâtrie, devient après quelque temps indifférente, & souvent même devient un objet d'horreur, & les exemples n'en sont que trop fréquens dans le monde; on n'en peut rendre d'autre raison que la petitesse des plaisirs dont on se dégoûte aussi-tôt, & qui s'affoiblissent de plus en plus par l'usage. Comme ils sont ordinairement indignes d'un homme sage, ils abrutissent l'ame, ils l'avilissent à ses propres yeux, ils la remplissent d'une confusion secrète, & cette ame, pour le dire ainsi, naturellement chrétienne, se reproche cette honte par des remords qu'il n'est pas toujours si aisé aux impies d'étouffer. Ajoutez que les plaisirs ne sont pas seulement limités en eux-mêmes, ils sont encore souvent interrompus par de fâcheux accidens; ils sont mêlez & détrempez du fiel de mille amertumes inévitables, qui par de mauvaises journées, font payer bien cher la douceur passagere de quelques momens. Outre que les jalousies, les soupçons, les défiances, les craintes, & d'autres passions qui sont des suites inseparables des grands divertissemens, ne peuvent être que des contrepoids fort importuns d'une vie délicieuse. *Le Pere Mauduit, traité de la Religion contre les Athées.*

Vanité des choses de ce monde. *Eccle. I.*

Le monde, & tout ce qui s'y passe, n'est que vanité, qu'abus, que tenebres, qu'ignorance: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Et ce qu'il faut bien remarquer, c'est que sous cette apparence de plaisirs, ce n'est qu'un enchaînement de miseres pour ceux qui y cherchent leur félicité. C'est par là que le Sage commence son discours, en s'écriant d'abord que toutes choses sont extrêmement vaines, & la vanité même. Il fait dans la suite un dénombrement exact de toutes ces vanitez; il

les décrit, il les exagere, il les pousse quelquefois jusqu'à faire sentir l'abus qu'en font les impies, afin d'en faire mieux remarquer la grandeur & le peril, & il apporte le remede à chacune par des avis salutaires qu'il y joint. *Le même.*

Connoître le monde & l'aimer, c'est la même chose à l'égard de la jeunesse; elle ne le connoît que par les dehors les plus beaux; il ne se presente à elle qu'avec un vilage complaisant; il n'a pour elle que des douceurs, de l'encens, & des flateries; avec le temps on découvre enfin ses menfonges; on éprouve que ce n'est qu'un traître & un ingrat. Mais cette experience lente passe la penetration des jeunes gens; ils s'en tiennent à ce qu'ils sentent, & tout ce qu'ils sentent leur dit qu'ils ne sont que pour le monde, & que le monde n'est que pour eux. Oter à une ame ce sentiment, cette pernicieuse connoissance, la préserver de ce sentiment de bagatelle, dont Salomon déplorait les tristes effets; c'est une grace aussi rare qu'importante à la jeunesse. *Le Pere de la Rue, Sermon pour une Veuve.*

De monde & de ses charmes, dont il est difficile de se débarrasser.

Le Prophete Royal nous represente le juste comme un arbre qui est planté près du courant des eaux: *Tanquam lignum, quod plantatum est secus decursus aquarum.* Que seroit cet arbre s'il avoit du sentiment? il verroit les flots de ce fleuve, qui s'entrepressoient, & disparaissent les uns après les autres; il verroit même que les feuilles tombent dans ces eaux, qui les entraînent, & qui les font disparaître; mais cet arbre coureroit-il après ces flots? Il les laisseroit passer, & demeurant toujours dans un même lieu, ne penseroit qu'à élever ses branches vers le ciel. Voilà la figure de l'homme juste; il est dans le monde comme sur le bord d'un fleuve, puisque Saint Bernard nous represente les choses temporelles comme des fleuves qui coulent toujours. Cet homme voit couler les fleuves; il voit que les jours de sa vie, qui sont les feuilles, passent avec le temps, qui les entraîne. Mais court-il après ces biens, regrette-t-il les jours qui sont passés? point du tout; il est toujours dans un même état, & soumis à la divine Providence, il porte ses desirs & ses pensées vers l'éternité. Voilà ce que nous devons faire. *Le Pere Maffillon, Sermon de la Beatitude.*

De l'instabilité des choses du monde. *Psal. I.*

La joye du mondain est superficielle; elle efface les rides du front, & rend le vilage plus serein, mais elle ne penetre jamais au fond du cœur; le mondain est heureux, quand il est hors de chez lui, ou dans l'émotion des passions qui le troublent; mais dans le moment que la raison revient, ou qu'elle rentre en possession de sa liberté; dès le moment que le mondain rentre dans son cœur, & qu'il s'examine de sang froid, il trouve des remords, ou tout au moins des sujets de chagrin & de douleur qui le consomment. Combien de gens ont avoué, après plusieurs années de débauches, qu'ils n'avoient pu étouffer les inquietudes & les remors d'une conscience qui les tourmentoient? Il y en a d'autres qui paroissent tranquilles; mais qui sçait si le cœur ne les dément point, & s'ils sont délivrez de ce ver interieur qui ronge si souvent les méchans? Enfin, la joye du mondain n'est point pure; c'est un criminel, à qui un geolier donne quelque liberté dans sa prison, & fournit des amusemens qui le divertissent; mais au fond il traîne toujours ses fers; il doit craindre qu'à chaque moment le juge & le bourreau ne soient à sa porte. Peut-on être content avec

Joye du monde superficielle, &c.

cette frayeur? & ce qu'on sent de joye, n'est-il pas alteré par les fâcheuses suites que le péché peut avoir? *Auteur anonyme.*

Le souverain Seigneur, seul objet du bonheur éternel, ne veut pas qu'on puisse être heureux & tranquille un seul moment sans lui. De toutes les créatures que nous faisons servir à nos passions, il en fait l'instrument même de nos peines; tous nos projets les plus flatteurs, toutes nos esperances les plus douces, sont des phantômes & de vains spectacles que l'imagination ne forme que pour adoucir nos peines. Tous ces plaisirs, ces honneurs, ces biens, cette élévation, qui auroient dû, ce semble, rassasier notre cupidité, ne font qu'augmenter nos miseres, & irriter nos desirs; Dieu pour se venger de l'injuste préférence des mondains, permet que tout ce qui semble le devoir rendre tranquilles long-temps, les rend inquiets & malheureux; en vain nous faisons-nous une vaine félicité de la fortune, ou de l'élévation, elle devient notre tourment; en vain tâchons-nous de faire notre bonheur du plaisir, & de la volupté, celui qui nous est le plus doux & le plus agréable n'est pas loin de l'ennui, & il n'est point de joye qui ne tourne en tristesse. Vous l'avez ainsi voulu, ô mon Dieu! que toute ame desordonnée & injuste dans son attachement, fût à elle-même son supplice; non, il n'en est point qui soit heureux dans le monde; il en est quelqu'un qui s'imagine l'être: mais hélas! si vous pouviez percer dans le mystere de ses soins, de ses chagrins, de ses peines; dessous cette écorce, où il ne paroît rien, vous verriez le venin & la corruption; vous y verriez le pere mécontent de son fils; l'époux divisé de son épouse; l'ami chercher à supplanter son ami; vous verriez sous des voiles specieux, les pâtes violes, les amitiés trahies, les liaisons rompues, les plus étroites unions finies par la haine & par la perfidie, & les fortunes les plus éclatantes perdre tous leurs agrémens par les inquiétudes qu'elles renferment; les places les plus honorables perdre leur douceur & leur avantage, par le chagrin de ne pouvoir monter plus haut; & les titres les plus relevez, les dignitez les plus éminentes, ne servir qu'à faire des esclaves plus malheureux. *Sermon manuscrit.*

Ces biens auxquels nous renonçons sont des biens perissables & fugitifs, qu'il faut tôt ou tard quitter; mais dont la separation ne peut être que triste & douloureuse à ceux à qui elle se fait: c'est le caractère des faux biens de ce monde. En effet consultez-vous, gens du monde, à combien de revolutions, d'inquiétudes, & de craintes cette possession passagere des biens n'expose-t-elle pas ceux qui en jouissent? La crainte de les perdre, quand on les tient encore, la douleur de les avoir perdus, quand on en est privé, & le desespoir de tomber peut-être bientôt dans une indigence honteuse, du moins on est sûr de les quitter, au plus tard à la mort. Quel fond de desolation & de chagrin pour une ame mondaine de se voir sans cesse à la veille de perdre ce qu'elle estime davantage? *Sermon manuscrit.*

Le Prophete nous avertit de ne point aimer la vanité, & de ne point chercher le mensonge: *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & queritis mendacium?* Il ne se contente pas de dire que les grandeurs, les richesses & les voluptez du monde sont mensongeres; mais il dit qu'elles sont le mensonge

même: *Queritis mendacium.* En effet, les richesses disent qu'elles rendent ceux qui les possèdent heureux; mais elles mentent, puis que les riches sont souvent pauvres au milieu de leurs biens, soit par des dépenses excessives, soit par des soins avarés, soit par une avidité insatiable, qui les faisant soupirer après ce qu'ils n'ont pas, leur fait compter pour rien ce qu'ils ont. Les grandeurs disent qu'elles sont la félicité de ceux qui sont élevez aux dignitez & aux charges; mais elles mentent, puisque les épines sont cachées sous le dais & sous la pourpre, que le nom même de charges marque la pesanteur du fardeau qui leur est attaché. Les voluptez disent aussi qu'elles sont le bonheur de ceux qui s'y plongent; mais elles mentent, puisque toute leur douceur apparente se change presque toujours en fiel & en amertume; qu'elles sont la source des chagrins les plus cuisans de la vie, & que ces passions flatteuses & agréables, qui nous seduisent dans leur naissance, dégènerent ordinairement en d'autres passions cruelles & violentes, honteuses & brutales, qui rendent ceux qui en sont les esclaves, les plus miserables & les plus indignes des hommes. Or l'esprit du monde est tout occupé de ces grandeurs, de ces voluptez, de ces richesses, qui ne sont que mensonges. *Essais de Sermons pour le jour de la Pentecôte.*

Quel aveuglement est-ce de regarder comme un bonheur la possession & la jouissance des créatures, l'abondance des richesses, l'élévation des grandeurs humaines, les grands emplois, les grandes affaires, la pompe, l'éclat, la reputation du monde, & tout ce qui flatte les sens & la vanité des hommes? Hélas! est-on heureux d'avaler des poisons, dont on doit bientôt avoir les entrailles déchirées? Est-on heureux de se lier à la roué sur laquelle on doit souffrir un cruel supplice? Que peuvent produire dans l'ame tous les objets de cupidité, que de fortes attaches, que des nœuds étroits? Et que produiront ces attaches & ces nœuds? quand la mort viendra à nous separer de ces objets, que de terribles douleurs! On aime ce lit des consolations humaines, où notre infirmité se repose; on n'aime point impunément le monde; l'amour du monde devient necessairement un supplice, parce que le monde nous échappe necessairement, & qu'il est impossible de n'être pas affligé de n'avoir plus ce qu'on aime. *Essais de Morale, premier Traité des quatre sens, ch. 8.*

L'homme s'est-il une fois éloigné de son Dieu, ce n'est plus que misere, que foiblesse, qu'erreur, qu'aveuglement: un vain plaisir qui se presente à ses yeux l'enchanté & le charme; mais en a-t-il joui, il en est dégoûté, & il aperçoit au-dedans de lui-même un vuide que rien ne peut plus remplir. De sorte qu'il court d'objet en objet, & ne sachant auquel se fixer, il marche de tenebres en tenebres, & se précipite d'un abîme dans un autre abîme: c'est-à-dire, que les chûtes se succedent les unes aux autres; que les habitudes vicieuses se fortifient, & que cette route perdue le conduit de plus en plus à sa damnation éternelle. Mais ce qui met le comble à son malheur, cet infortuné est content de son sort. Loin de faire ses efforts pour entrer dans une voye opposée, il n'a pas seulement la premiere pensée de pleurer, de gémir, de lever les mains au ciel; sa conscience s'est familiarisée avec l'iniquité, & elle ne se re-

Les biens de cette vie ne nous rendent pas heureux.

Rien n'est capable en ce monde de remplir le cœur de l'homme.

Il n'y a point de véritable joye dans le monde.

La nature des biens de ce monde, c'est d'être perissables.

Les biens de ce monde ne sont que vanité & que mensonge. *Psalme 4.*

volte plus; ses sens ont pris l'ascendant, & ont étouffé les lumières de la raison, jusques-là qu'il croupit dans son desordre, avec autant de sécurité, que s'il n'avoit rien à craindre. C'est l'aveuglement que cause la jouissance des biens de cette vie, lorsqu'on les aime, qu'on s'y attache, qu'on les poursuit, sans jamais y trouver la satisfaction qu'on y cherche. *Le P. Etienne Chamillard, Sermon manuscrit sur La Samaritaine.*

L'exemple de Salomon doit détromper ceux qui mettent leur bonheur dans les biens de cette vie.

Pour détromper les gens du monde qui mettent ou qui cherchent leur bonheur dans les biens de cette vie, il me semble qu'on n'auroit qu'à leur demander un peu de réflexion sur ce seul exemple. Salomon est l'unique personne que nous lisons, qui ait pu goûter, & qui ait goûté en effet tout ce qui peut rendre la vie agréable. Les autres Princes, même les plus heureux sur la terre, ont passé leurs années dans une succession de joyes & de peines; des affaires, des guerres, des revolutions ont interrompu les agrémens de leur gloire, de leur puissance, de leur opulence: les hommes particuliers, qui ont joui d'une fortune plus tranquille, n'ont pas laissé d'éprouver de temps en temps les revolutions de leur fortune. Quoi qu'il en soit du reste des hommes, Salomon est celui qui presente à notre esprit l'idée d'un homme, à qui rien n'a manqué pour mener une vie voluptueuse; mais c'est par là que Salomon nous a laissé en mourant plus de sujet de douter de son salut, que de sa reprobation. *Livre intitulé, Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale.*

Inconstance des choses de ce monde.

Le vaisseau laisse sur les eaux une trace légère, que la réunion des flots ne tarde pas d'effacer. Le mouvement de la vague ne souffre pas de vestige qui dure; elle venge, pour ainsi dire, par son inconstance, le peu de résistance qu'elle fait au corps qui la presse. Voguez sur la mer du siècle, pour paroître, pour vous enrichir; ses vagues feront place à votre ambition, à votre avarice; votre bâtiment bien conduit tiendra sa route: Cependant vous passez, & cette mer après votre passage, retourne presque aussi-tôt confondre ses flots; vos honneurs & vos richesses seront pour d'autres passagers, qui feront la même manœuvre, & la même navigation que vous. Ainsi tout passé, & les choses de ce monde sont dans une vicissitude continuelle. *Le même.*

Les personnes élevées à une plus haute fortune dans le monde ne sont pas toujours les plus contentes.

Il est vrai que dans le monde on voit des personnes dans une florissante fortune, & qui sont recompensés même au-delà de leurs services, & de leurs merites; mais en voit-on des contents? Ils regorgent de biens, & d'honneurs, je le veux, & il semble que le monde se soit épuisé pour les élever à une prospérité complete; mais cependant leur cœur est-il satisfait? Ne desirent-ils plus rien? Se croient-ils heureux, & dans ce bonheur apparent, trouvent-ils en effet la félicité? N'est-ce pas au contraire, dit Saint Chrysostome, dans ces sortes d'états, qu'il est plus rare, ou plutôt moins possible de la trouver? N'est-ce pas dans les grandes fortunes que se trouvent les grands chagrins? Et qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y sont parvenus que pour être plus malheureux, & pour le sentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ses faveurs. Mais en même temps le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ses faveurs des semences d'a-

meurture qui en étoient inseparables, & qui devoient bientôt après produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puissans, & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de son ressort; mais il n'avoit pu leur donner ce rassasiement, cette paix du cœur, sans quoi, ni la puissance, ni l'opulence n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils parussent, combien leur manquoit-il de choses pour l'être? Vous me direz qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puisqu'ils n'étoient malheureux que parce qu'ils étoient insatiables. Et moi, je vous reponds, mais pourquoi malgré les faveurs dont le monde les combloit, étoient-ils encore insatiables? Sinon, ajoûte Saint Chrysostome, parce que c'est une vérité reconnue, constante, éternelle, que jamais les faveurs du monde, quelque abondantes que nous les concevions, ne pourront rassasier le cœur humain. *Le Pere Giroust, premier Tome de son Avert, Sermon de la Recompense des Saints.*

Tous les biens de ce monde sont si fragiles de leur nature, que rien n'est capable de les conserver, ni de nous assurer contre leur inconstance. La beauté se flétrit; les honneurs s'évanouissent; l'amitié la plus ardente s'éteint; la fortune la plus élevée tombe d'elle-même; la santé est sujette à mille accidens qui l'alterent, ou qui la détruisent; les plaisirs deviennent insipides à force de les goûter, & le monde entier n'est qu'une figure qui passe. Ce même Aman qui perd la vie au même gibet qu'il avoit fait préparer pour Mardochée, est un exemple fameux du peu de fond que l'on doit faire sur les grandeurs humaines, sur la faveur des Princes de la terre, sur le pouvoir, & sur l'autorité qu'on a sur les peuples. *L'Abbé de Monmorel, Discours sur le quatrième Dimanche d'après les Rois.*

L'instabilité des choses du monde.

Vous, sçavez, Messieurs, ce qui arriva au grand Saint Benoit dans l'ardeur de son oraison. Il se sentit élevé au-dessus de lui-même; le ciel s'ouvrit, il sortit du milieu de la nuit, une espee de jour extraordinaire, & la vision se joignant à la foi, le monde recueilli dans un rayon du soleil, par une permission divine, vint se presenter à ses yeux, & lui découvrit le néant & la difformité des choses humaines. Soit que Dieu eût resserré pour lui le ciel & la terre; soit qu'il eût élargi son cœur & son esprit, dit Saint Gregoire, il voit les revolutions, & les vicissitudes d'icibas; les créatures forcées à servir contre leur gré à la vanité, & tout l'Univers assujetti aux convoitises des hommes. Il voit à la faveur de cette lumiere celeste, décroître ces grandeurs que nous élevons dans notre opinion, & dans notre estime, retrécir ces vastes espaces, que l'ambition dilate dans l'imagination des hommes, disparoître cette figure du monde qui passe; cette fiction & cette hypocrisie universelle du siècle, où le vice se fait honorer comme la vertu, & la vertu paroît méprisable comme le vice; où l'on fuit de fausses miseres, où l'on court après de fausses félicitez. Il voit un assemblage de desirs frivoles, d'esperances mal fondées, de haines injustes, d'amours déreglez. Il voit l'extravagance de nos plaisirs, l'inutilité de nos occupations, l'instabilité de nos fortunes, le vuide de nos desirs, la petitesse de nos intérêts. Ah! que le monde lui parut petit. Faut-il s'étonner s'il le méprisa, & s'il fit avec lui un

Comme Dieu fit voir à Saint Benoit le néant de toutes les créatures.

Divoisée éternel? Monsieur Flécher, Panegyrique de Saint Benoît.

L'estime & l'amour des biens de cette vie nous font perdre la pensée & le deuil de ceux du Ciel.

Sap. 4.

D'où vient que nous avons tant de mépris pour les biens de l'autre vie? C'est, Chrétiens, que les biens fragiles, les plaisirs trompeurs, & pour me servir de l'expression de l'Écriture: *Les badineries, & les amusemens de ce monde fascinent nos yeux.* Qu'en nous aveuglant, elles effacent de notre esprit, & de notre cœur, la beauté de ces vrais biens, & qu'elles les obscurcissent: *Fascinatio mugacitatis obscurat bona.* C'est que nous ne nous occupons que de ce qui tombe sous nos sens, nous n'estimons que ce que nous voyons, & cependant ce que nous voyons n'est que vanité, affliction, misère, en comparaison de ce que nous ne voyons pas. Et voilà l'aveuglement presque universel qui regne dans le monde. *Monsieur Joly, Tome deuxième, Prône pour le second Dimanche de Carême.*

Motifs qui nous doivent faire mépriser & haïr le monde.

Je ne vous parle pas ici, Chrétiens Auditeurs, de mille motifs, qui doivent nous rendre ce monde ou odieux ou méprisable, savoir du vuide & du néant des choses mondaines, qui peuvent occuper le cœur de l'homme, mais qui ne peuvent pas le remplir: des difficultés qu'il faut surmonter, des obstacles qu'il faut vaincre pour parvenir, des mépris qu'il faut dévorer, des veilles & des insomnies qu'il faut souffrir, des dangers qu'il faut prévoir, des sûretés qu'il faut prendre, des passions qu'il faut accorder ensemble, quelque opposées qu'elles soient. Que de peines pour avoir du bien! Que de soins pour l'augmenter & le conserver! Que de rivaux & d'envieux qu'il faut supplanter! Que d'ennemis qu'il faut vaincre! Que de mauvais services il faut dissimuler! Que de trahisons & d'ingratitude il faut endurer! Après cela, peut-on aimer un monde si amer! & peut-on ne pas concevoir du mépris pour une terre où il y a si peu de biens & tant de maux? *Le même.*

Quelque mépris que quelques Philosophes Payens aient témoigné faire des biens du monde, ils n'en estoient pas defabusés.

Quelques Philosophes ont tâché de faire voir la fausseté & la vanité des biens de ce monde; mais avec très-peu de succès, parce qu'ils ne combattoient les maximes générales du monde, que par d'autres maximes du monde même, un peu plus fines. Ils haïssoient les richesses; mais cette haine n'étoit qu'un secret dépit contre la fortune, dont ils médisoient éloquemment pour s'en venger. Ils suyoient les honneurs; mais cette suite n'étoit qu'un chemin détourné pour arriver plus sûrement à la gloire. Ils méprisoient les plaisirs en general; mais ce n'étoit que pour en jouir tranquillement en particulier: leur cœur & leur langue ne s'accordoient pas; & quoi qu'ils ne parlassent que de plaisirs spirituels dans leurs académies, leur histoire ne nous apprend que trop, que les plaisirs plus grossiers n'étoient pas toujours pour eux un objet d'horreur. Il falloit que ce fût la Morale Chrétienne qui defabusât les hommes, & qu'en leur faisant voir la fausseté, & la vanité de tous les biens de cette vie, elle leur inspirât l'amour des biens éternels. *Essais de Sermons, pour le Mardi de la première Semaine de Carême.*

Les biens de cette vie ne nous mettent pas à couvert des grands maux de cette vie même.

Les biens de la vie présente, s'il y en a qui méritent ce nom, ne nous mettent pas à couvert des maux les plus affligeans. Rien de plus trompeur que l'extérieur des mondains. On voit bien quelquefois leurs richesses & leur gloire; mais on ne découvre pas le chagrin qui leur ronge le cœur. Tel rit en public,

qui pleure en secret: tel se divertit dans une assemblée, qui se desespere ensuite dans son cabinet. J'ai pensé, dit le Sage, que le rire n'étoit qu'erreur, & que tromperie, & j'ai dit à celui qui ouvroit son cœur à la joye, pour-quoi vous laissez-vous ainsi abuser?... Les Grands sont exposez aux plus grandes afflictions, & une couronne d'or, qui brille aux yeux d'autrui, pese étrangement sur la tête de celui qui la porte. O couronne! s'écrioit un Monarque autrefois, qui sçauroit ce que tu peses, ne te releveroit jamais de terre! En effet, ce qui paroît une couronne aux yeux des hommes trompez, est une épée tranchante qui pend sur la tête des Rois, & qui ne tient qu'à un filet. Ils sont eux-mêmes cette statue montrée en songe à Nabuchodonosor, qui avoit la tête d'or & les pieds d'argile, & qu'une petite pierre, c'est-à-dire, le moindre revers de fortune doit mettre en poussiere. Que le plus sage donc de tous les Rois fondé sur sa propre experience avoit raison de prononcer que tout ce qui étoit sous le soleil, n'étoit que vanité & affliction d'esprit! *Livre intitulé: Consolation contre les frayeurs de la mort, chap. 23.*

La fragilité de tous les biens de cette vie.

Dieu permet que le monde soit injuste à l'égard de ceux qui l'aiment, afin qu'ils cessent de s'y attacher; la jeunesse, la beauté, la santé, diminuent avec l'âge, & perissent avec le temps: les plus tendres amitez finissent, & les amis les moins suspects ne sont presque jamais sûrs. Les richesses nous échappent par leur propre fragilité, ou nous sont enlevées par la violence des hommes; les plaisirs sont toujours accompagnez de la crainte de les perdre à chaque instant, & de la certitude de les perdre un jour pour jamais; les grandeurs sont sujettes aux vicissitudes & aux revolutions; tout est emporté par cette suite de momens qui passent. Et le Saint Esprit se sert de comparaisons, de figures, & d'histoires, pour nous instruire de cette importante verité. Tantôt ce que le monde presente, n'est qu'une statue d'or élevée sur des pieds de terre; tantôt c'est un bâtiment magnifique porté sur un peu de sable, & un navire qui est emporté par les vents, & qui ne laisse nul vestige de son passage. *Actions Chrétiennes, Tome troisième.*

Inconstance de la fortune, des grandeurs & de tous les biens de ce monde.

Il n'est rien de plus celebre dans l'Eglise que la memoire de Belizaire. L'Univers surpris de sa valeur, le voit prendre les Villes, attaquer & soumettre les Royaumes; & l'Univers touché de sa disgrâce, le voit condamné à perdre les yeux, & à demander du pain, à ceux-mêmes qu'il avoit assujettis à ses loix. C'est un triste exemple de la fragilité des grandeurs du monde, & de l'inconstance de la fortune, dont une experience continuelle nous fait la leçon... Le peuple, qui ne juge des choses que par les dehors, a peine à comprendre une verité si sensible; souvent il se dit, que tels & tels sont heureux; il voit leurs plaisirs, & il ne voit pas leurs peines, il s'attache à ce qui frappe les yeux, & il ne voit pas ce qui perce le cœur. Si vous aviez continuellement une épée menaçante sur la tête, attachée à un seul cheveu, & sans cesse agitée pour tomber, dormiriez-vous en repos, mangeriez-vous avec plaisir, seriez-vous exempt de crainte? J'atteste la conscience des Grands de la terre; leur condition est-elle plus heureuse? ils mettent toute la nature en haleine, pour fournir à leur delicateffe, & ils soupirent

au milieu des festins ; ils couchent dans des lits magnifiques , & ils ne trouvent que de tristes insomnies ; ils sont couverts de pourpre , & ils seroient plus contents s'ils portoient la bure . A quoi aspirons-nous ? & que prétendons-nous par tant de travaux & tant de peines ? se demandoient ces deux Officiers dont S. Augustin parle dans ses Confessions . Que cherchons-nous ? Quel est notre but dans l'exercice de nos charges ? Toute notre esperance peut-elle aller plus loin qu'à nous faire aimer du Prince , & en cela même qu'y a-t-il d'assuré , & qui ne soit sujet à plusieurs hazards ? De plus , quand nous y serons arrivés , notre bonheur sera-t-il solide ? Sera-t-il durable ? Descendra-t-il avec nous dans le tombeau ? Nous accompagnera-t-il même dans ces infirmités si ordinaires à la nature humaine ? ... Une funeste experience nous apprend aussi-bien qu'à Salomon , la douceur des plaisirs . Quand est-ce qu'une experience heureuse nous en apprendra la vanité ? Nous pouvons dire comme lui : je n'ai rien refusé à mes sens de ce qu'ils m'ont demandé ; mais quand dirons-nous avec lui : j'ai éprouvé que tout est vain , fragile , & affligeant sous le soleil ? *Les mêmes.*

Les plaisirs des sens tiennent de la nature des objets qui les produisent.

S. Aug. Sermon 23. de verbis Domini.

Ce qui est fondé sur un objet sensible , en doit aussi subir toutes les alterations & les changemens . Ainsi comme les objets de nos sens sont des choses changeantes , & corruptibles , il faut aussi que le plaisir que l'homme en reçoit , soit de même nature , & qu'il tiennne de ces objets , qu'il en éprouve l'inconstance , & le peu de durée . C'est ce que Saint Augustin exprime excellemment , lors qu'il parle aux voluptueux de cette sorte : Où sont vos delices , pour lesquelles vous vous êtes écartez du chemin de la vertu ? Je ne demande pas où elles seront , ni ce qu'elles seront devenues , quand cette vie sera passée , & ce corps qui en est le sujet réduit en pourriture ; mais où elles sont elles-mêmes à présent , puisqu'il n'y a aucune partie du temps qui ne s'enfuit presque avant que d'être ; puis que de toutes les heures du jour , qui nous est présent , nous n'en pouvons retenir une seule . N'est-il pas évident de là , que tout ce que vous aimez n'a point d'existence arrêtée ? Ainsi Saint Augustin montre l'inconstance des voluptez , & le peu d'existence qu'elles ont , par la fuite du temps qui en renferme la durée , & en borne le cours . *Livre intitulé , la Sagesse Chrétienne , ch. 11.*

Le peu de durée des biens de cette vie nous en doit inspirer du mépris.

Nil re magnum , quod tempore parvum est , dit Saint Eucher dans l'Épître à Valerien . Les choses qui ne durent pas long-temps , ne nous doivent pas paroître beaucoup considerables , & leur peu de durée nous les doit faire mépriser . Voilà la vanité des biens du monde . C'est comme une vapeur qui s'éleve au ciel , que le soleil dissout en un moment , & réduit comme à rien . Tous les biens de ce monde n'ont qu'un peu d'éclat ; ils passent en un moment . Il est vrai que nous ne connoissons pas la briéveté de ces choses , tandis que nous les avons entre les mains ; mais attendez un peu , & vous verrez quelle est leur durée . L'attache que nous y avons , nous persuade que nous en jouirons toujours ; aussi ne voyons-nous pas combien leur éclat durera , & combien cette douceur est courte . Mais ce sera à la mort que nous connoîtrons que tous les biens de fortune sont perissables ; nous verrons alors que toutes les grandeurs , & tou-

tes les joyes passeroient aussi-bien que nous d'où nous devons tirer ces deux consequences , l'une que nous devons mépriser des biens qui durent si peu , l'autre qu'il faut renoncer maintenant d'affection , à des biens qu'il faudra quitter un jour en effet . *Monsieur Bivoat , Sermon pour le jour des Cendres.*

Par le détachement parfait de toutes les choses de ce monde , nous sommes semblables à ces deux Saints de l'Écriture , qui sont Elie & Enoch , transportez hors du monde pour y revenir un jour combattre l'Antechrist . Ces deux hommes n'étant pas morts , sont tellement dans le monde , qu'ils n'y sont pas , & qu'ils y vivent sans y vivre ; puisque tous les changemens & revolutions du temps ne les touchent point , que rien n'altere & ne peut alterer leur paix , & qu'ils n'ont ni pensée , ni affection pour tous ces biens . Le monde est donc passé pour eux . Et c'est en cette sorte qu'il doit être passé pour nous , & qu'il le sera , si nous le laissons passer , si toutes les alterations ne nous touchent point , si ses grandeurs , ses richesses , & ses plaisirs nous sont indifferens , & si nous demeurons insensibles à tous ses charmes . L'Apôtre n'a point crû que cet état fût impossible ; puis qu'il oblige les Chrétiens à n'avoir plus d'yeux pour les choses de ce monde , & qu'il permet de voir non pas les choses temporelles qui frappent les yeux , mais les éternelles qui ne les frappent pas : *Contemplamibus nobis , non quæ videntur , sed quæ non videntur* . Car comment n'aurons-nous point d'yeux pour toutes les choses visibles , sans que le monde ne soit plus rien à notre égard ? *Monsieur Sarrazin , Tome premier de son Avert , Sermon du Renoncement de soi-même.*

L'heureux état où nous arrivons par le détachement de tous les biens de ce monde.

z. ad Cor. 4.

Pour nous détacher des choses de ce monde , & en sentir du dégoût , il faudroit rompre le charme qui nous y attache , & faire attention qu'elles n'ont rien qui soit digne de notre amour... Monde! faudroit-il nous recrier à tout moment , tous les biens que tu me donnes , ces honneurs & ces plaisirs , ne sont-ils pas des biens terrestres & fragiles ? Auront-ils une durée éternelle ? Si je meurs maintenant , emporterai-je quelque chose avec moi ? Puis-je même me flater de les conserver jusqu'à la mort ? Puis-je me promettre que les disgraces , les revers de fortune ne m'en interrompent point la possession durant une bonne partie de ma vie ? Mon corps même qui en peut jouir ne perira-t-il pas ? Que tous tes biens donc , que tes pompes , que tes plaisirs périssent avec toi . Pour vous , ô mon ame , puisque vous seule ne périrez pas , créez pour la possession d'un Dieu qui doit faire éternellement votre bonheur , attachez-vous à des biens qui ne périssent point . *Pris des Discours Chrétiens , Tome 1.*

Sur le même sujet

L'Écriture sainte compare aux petits enfans , tous ceux qui étant enchantez de l'amour du siècle , passent pour sages au jugement des hommes ; c'est-à-dire , au jugement de ceux qui sont aussi insensés qu'eux . *Usque quò parvuli diligitis infantiam ?* Jusqu'à quand serez-vous enfans , & aimerez-vous les amusemens des enfans ? En effet , comme les enfans s'imaginent qu'il n'y a point d'autre félicité dans le monde , que celle qu'ils trouvent dans leurs jeux , & dans leurs vains amusemens ; & que ce seroit les rendre misérables de les en priver . De même ceux qui aiment le monde , croyent qu'il ne reste plus que misère , que

L'Écriture traite d'enfans ceux qui cherchent les biens & les plaisirs de ce monde , & qui s'y attachent . Prov. 1.

que chagrin, & qu'ennui à ceux qui sont privés des biens, des plaisirs, & des divertissemens du siècle. Il faut bien cependant que ces pensées des hommes, aussi-bien que celles des enfans, soient toutes remplies d'illusion & de fausseté, puisqu'elles se trouvent entièrement opposées à celles de Dieu, qui est la vérité même. *Livre intitulé, Instructions Chrétiennes sur l'Épître du troisième Dimanche de l'Advent.*

Étrange attachement que nous avons au monde & à ses plaisirs.

Nous nous dégoûtons quelquefois de nos plaisirs, il est vrai, & nous sommes mécontents des manières que le monde exerce à notre égard; nous nous rassasions de folles créatures, dont nous avons abusé si long-temps; nous nous laissons dans les voyes de l'iniquité: & parmi tous ces dégoûts & ces ennuis, nous portons notre cœur avec peine, nous en sommes embarrassés, & nous voudrions presque sacrifier les objets qui nous rebutent de la sorte. Mais quelque dégoûtez & lassez que nous soyons de ce monde, nous n'en sommes point tout-à-fait détachés. On envisage la tristesse de cet exil, auquel il faut se condamner; on sent le poids du joug qu'il faut porter; on connoît la difficulté des vertus qu'il faut pratiquer; on rappelle l'agrément de ce monde, qu'il faut mépriser. Voilà la source des dégoûts humains, qui rebutent si souvent les personnes qui ont quelque reste de religion. Mais les autres qui sont tout-à-fait esclaves du monde, n'y sentent point la privation de ces biens ineffables que le Seigneur prépare à ses serviteurs. On n'y pese point la perte qu'on fait d'une éternité de délices; ils n'y goûtent point le bonheur attaché à la vie des justes; ils n'y envisagent point le terme qui les attend. Ils ne font point attention qu'en s'attachant ainsi au monde qui passe, ils ne travaillent point pour le ciel, & ne songent point à leur salut. *Sermon manuscrit.*

Regrets d'une ame à la mort d'avoir mérité une vie sensuelle, & recherché les plaisirs des sens.

I. Regum 14.

Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior. Helas! qu'un plaisir d'un moment me va coûter cher, disoit Jonathas! Funeste douceur que j'ai goûtée à la hâte, & fort superficielle-ment, tu me coûtes la vie. Je n'ai pris qu'une goutte de miel en passant; & *ecce morior*, & pour cela je meurs. Quel plaisir moins rassasiant, quelle douceur plus vuide, que celle que j'ai goûtée à ces spectacles prophanes, à ces jeux, à ces entretiens trop enjoués, à ces assemblées mondaines? De quelle amertume toutes ces joyes n'ont-elles pas été détrempées? Y avoit-il en tout cela de quoi nourrir un bon esprit, de quoi remplir un cœur chrétien? Chagrins ou dissimulez ou charmez, amusemens, joye artificielle. *Gustavi paululum mellis.* Helas! il n'y en pouvoit pas avoir moins; & *ecce morior*, & c'est justement là ce qui me fait perdre un bonheur éternel, & c'est là la cause de ma perte. Un mourant sent tout cela, dit tout cela; & dans ces vifs sentimens de regrets, & de desespoir il expire. *Le Pere Croiset, Tome deuxième de ses Retraites pour chaque mois.*

Tout Chrétien doit être séparé du monde, & comment.

Vous devez mettre une separation entre le monde & vous, pour dire que si vous êtes dans le monde, vous ne devez pas être du monde; l'état de votre condition vous retient dans le monde, & l'état de votre condition vous doit sequestrer du monde. Vous êtes nobles, vous êtes grands, vous avez des enfans à élever, ces raisons vous contraignent à rester dans le monde, pour maintenir l'éclat & la gloire de votre famille: Mais vous

avez bien une autre noblesse, c'est d'être Chrétiens; c'est cette considération qui vous doit faire renoncer au monde de cœur & d'affection: car c'est ainsi que l'obligation que nous en avons se doit entendre, pour ne point renoncer au pacte que vous avez signé au Baptême à la vue du ciel & de la terre. Vous avez promis de renoncer au monde, & à toutes ses vanitez. Vous avez confirmé cette promesse par le Sacrement de Confirmation; & cependant combien de fois avez-vous oublié cette promesse? & n'est-ce pas l'avoir entièrement mise en oubli, que de mener une vie mondaine, ou d'être si prodigieusement attaché au monde? *Monsieur Birot, troisième Sermon, pour le troisième Dimanche du Carême.*

Salomon n'a rien refusé à ses sens, de tout ce qui pouvoit leur plaire; rassasié d'honneurs, de plaisirs, & de biens, il est obligé d'avouer au milieu même de cette vie délicieuse, qu'il n'a trouvé que vanité & affliction d'esprit sur la terre, & que tout ce qui flate le plus, tout ce qui brille davantage dans le monde, n'est qu'illusion: *Vanitas & afflictio spiritus, & omnia vanitas.* En effet, quelle autre chose peut-on trouver dans cet exil? Le monde promet de grandes richesses & de grands honneurs; & depuis quand est-il devenu le dispensateur de toutes sortes de biens? Il engage à de grands frais tous ceux qui prennent son parti; & quels fruits, quelle récompense? La paix & la douceur de la vie furent-elles jamais le partage des pecheurs? Le monde promet des plaisirs, & ne donne-t-il jamais de chagrin? Fut-il jamais dans le monde un plaisir qui n'ait été détrempé d'amertume, & y en goûte-t-on beaucoup qui ne soient suivis de regrets & de repentirs? Le monde promet des honneurs, & en est-il le maître? & doit-on s'attendre à être fort honoré, où tout est plein d'envieux & de concurrens? le mérite n'y est presque pas connu, & encore moins récompensé. Le monde promet des richesses; mais c'est à qui sera assez heureux & de soins. Il en coûte pour acquérir du bien, & ce qui vous a tant coûté, est-ce le monde qui vous le donne? mais pour un homme riche dans le monde, combien de malheureux? Et enfin peut-on même compter sur ces prétendus biens, qui nous échappent par leur propre fragilité? honneurs, plaisirs, richesses, tout fuit, tout s'éteint, tout disparaît avec le dernier souffle de vie. *Le Pere Croiset, deuxième Tome de ses Retraites.*

Dans les biens de ce monde on ne trouve qu'affliction d'esprit.

Eccle. I.

O aveuglement! ô folie des hommes! de se laisser éblouir & séduire par des idées flatteuses d'une imaginaire félicité, que tous les mondains se proposent, & que nul n'a jamais pu trouver. Joye, plaisirs, abondance, félicité, ce sont les noms specieux dont le monde se sert pour éblouir ses adorateurs; mais après tout, que sont-ils autre chose que des noms, qui ne sauraient imposer à un homme sage? Quelle plus chimerique félicité, que celle des mondains, éternellement agitez de cuisans remords, esclaves du caprice d'autant de maîtres, qu'ils ont de gens à ménager, toujours plus affamez parce qu'ils ne courent qu'après des ombres, & qu'ils ne se repaissent que de vent? Quelle servitude, quelle contrainte plus gênante que la leur? où est donc ce bonheur tant vanté? quels sont ces avantages si doux qui rendent les mon-

Continuation de ce sujet.

dains si fiers, & qui leur font preferer leur etat à celui des serviteurs de Dieu? Le méme.

On ne scauroit s'empêcher d'aimer le monde, quoi qu'on en connoisse la vanité, l'inconstance, & la perfidie.

Le monde a quelque chose de bien engageant; on n'en peut pas disconvenir. Il est vain, il est perfide, il est trompeur. Il trahit ceux qu'il caresse, il étouffe ceux qu'il embrasse; il est frivole, il passe, il nous échappe, il change, il disparoit, il n'a que des biens passagers, que des ombres, des phantômes de bonheur, qui nous amusent, qui nous jouent, & qui aboutissent à de veritables malheurs; tout cela n'est que trop vrai, (Messieurs) chacun en convient assez: mais quand il faut le quitter, il y a dans notre cœur une secreta intelligence avec lui, qu'on ne peut rompre: on en dira tant de mal qu'on voudra; mais il en faut venir à la conclusion, on sent mourir toute la haine qu'on sent avoir. Je ne scai quel charme trouble la raison, on l'aime en même temps qu'on le méprise; il éblouit, s'il ne plaît; il amuse, s'il ne contente; il surprend par ses promesses, s'il ne paye pas par ses faveurs. *Fascimatio nugacitatis obscurat bona*, dit le Sage. Je ne scai quelle est cette force imperieuse qu'il a sur le cœur de l'homme; mais il faut qu'elle soit bien grande, puisqu'elle depuis tant de siècles que les Sages se sont servis de toutes les lumieres de la raison, & les Chrétiens de toutes celles de la Foi, le monde voit toujours des adoreurs en foule, qui fléchissent le genouïl devant lui. *Le Pere Cheminai, Sermon sur la Profession Religieuse.*

Sap. 4.

Qui sont ceux qu'on appelle esclaves du monde,

Le monde est plein d'une espece d'esclaves, qui sont d'autant plus malheureux qu'ils s'imaginent d'être libres. L'un s'applaudit parce qu'il est sur les routes de la fortune, & qu'il semble entrevoir des esperances pour s'avancer. Mais quelle contrainte! il faut veiller continuellement à ses interets; se rendre complaisant jusqu'à la bassesse; essuyer tous les chagrins que causent d'ordinaire les esperances & les fortunes douteuses; il faut supporter les attaques ouvertes des ennemis, les trahisons secretes des envieux, les jalousies malignes des égaux, les railleries piquantes des inferieurs, les caprices bizarres des maîtres; encore leurs projets ne laissent pas d'être renverlez par des revolutions imprevises, & par des jugemens secrets de la providence de Dieu, qu'ils nomment destin ou fortune, qui les éloigne pour jamais des fins qu'ils s'étoient proposées. *Monsieur Fléchier, Sermon pour une Veuve.*

Suite du même sujet,

Les saints Peres & les Philosophes mêmes Payens, ne s'épuisent point sur le sujet des liens & des chaînes insupportables qui se trouvent dans la possession & la jouissance des plus hautes fortunes. Ils déplorent par tout les veritables miseres, les travaux, & les amerumes cachées sous le vain éclat des grandeurs les plus pompeuses, & les plus brillantes. Ils en ont rempli des volumes entiers, & le dénombrement qu'ils en font, pourroit faire horreur aux esprits les plus enchantez de l'amour du monde; mais croyons-en ceux-mêmes qui ont éprouvé ce qu'ils disent, & qui se plaignent des maux qu'ils ressentent. Nous avons marché, disent-ils, par des voyes difficiles, pleines d'épines & de précipices; nous nous sommes lassés, & fatigués dans le chemin d'iniquité: & tous les jours ne voit-on pas ceux, dont on regarde la fortune avec étonnement, & avec envie, gemir sous le

faix de leur grandeur? *Monsieur l'Abbé Verjus, Panegyrique de la Profession Religieuse.*

Du néant du monde,

Vous avez tiré ce monde du néant, Seigneur, par votre main toute-puissante, & de crainte que les beautés naturelles dont vous l'avez orné, ne fissent une fausse impression sur notre cœur, vous avez voulu nous apprendre combien elles meritoient peu notre estime, en nous faisant voir par les vicissitudes continuelles, auxquelles votre providence les a assujetties, qu'elles n'avoient que le néant pour appui, qu'elles n'étoient que de purs néans elles-mêmes, puisque le même moment presque les voit naître & périr. En effet, Seigneur, qu'est-ce que ce monde? ce monde qui ne laisse pas que de nous amuser, & même de nous attacher, qu'une fleur qui est bientôt desséchée, qu'un fruit qui tombe dès qu'il est meur, qu'un peu de sable que le vent emporte, que la representation d'une image dans un miroir, qu'un peu de fumée, selon les expressions du Saint Esprit? Par ces comparaisons, Dieu nous a voulu faire connoître, non que le monde fût peu de chose, mais qu'il n'étoit rien en effet, en les empruntant de ce qu'il y a de moins solide dans la nature. Mais quand ce qui fait la beauté du monde, & ce qui nous y attache, quand ses plaisirs, ses biens, les honneurs, son éclat, seroit quelque chose de réel en foi; ce ne devoit être rien à notre égard, puisque nous ne pouvons en jouir long-temps, & qu'il faut necessairement les quitter. Tout cela n'est rien par rapport à nous, puisque nous sommes faits pour quelque chose de plus grand, & de plus permanent. *Auteur anonyme.*

Nous avons dans l'Ecriture une excellente figure des maux, dont les biens du monde sont suivis, en la personne du Prince Jonathas, qui se vit exposé à la mort après avoir goûté un peu de miel: *Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior*. Vous l'éprouverez gens du monde, si vous ne l'avez déjà éprouvé, & vous reconnoîtrez bientôt que le monde ne presente du miel, c'est-à-dire, qu'il ne vous offre des douceurs, que pour vous donner la mort, & qu'il ne vous embrasse que pour vous étouffer: & le moment fatal arrivera auquel vous serez obligé de vous écrier à votre tour: *Gustans gustavi paululum mellis, & ecce morior*. *Essais de Sermons pour la Dominicale, le Dimanche des Rameaux.*

Les maux dont les biens de cette vie sont suivis. 1. Regum 14.

C'est avec juste raison que le Disciple bien-aimé en sa premiere Epitre, dit ces belles paroles: *Nolite diligere mundum, neque ea qua in mundo sunt*. N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde; c'est-à-dire, les plaisirs, les richesses, les honneurs, & tous les biens perissables du siècle, que les mondains aiment & recherchent avec des passions déreglées jusqu'à se perdre eux-mêmes; mais pour en concevoir du mépris, il ne faut que considerer leur peu de durée. Helas! que la jouissance en est courte! Car premierement, elle ne peut être plus longue que la vie. Or qu'est-ce que notre vie? une vapeur qui paroît pour un peu de temps, & puis qui se dissipe aussi-tôt: & lorsqu'on nous aura une fois fermé les yeux, nous ne pourrons plus les rouvrir pour voir encore les biens que nous aurons quittez, & pour en regoûter les douceurs; & si nous en voulons croire ceux qui l'ont expérimenté, ils nous diront que tous les biens dont ils ont joui durant leur vie, ont passé comme l'ombre.

Le mépris qu'on doit faire des biens & des plaisirs du monde, pour leur peu de durée. 1. Joann. 2.

Jacobi 4.

bre. Secondement, si les biens du monde sont si courts par rapport à la vie, qui passe bien vite, ils le sont encore davantage par rapport à l'éternité, qui dure toujours. Car si mille ans ne sont devant les yeux de Dieu, qui les mesure à la durée éternelle de son être, que comme le jour d'hier qui est passé: que doit-on dire d'un bien qui ne dure que peu de jours? ne peut-on pas dire que ce n'est qu'un moment! Or pour un moment perdre l'éternité, perdre Dieu pour un néant! n'est-ce pas une étrange folie? & ne faut-il pas être bien aveugle pour s'attacher à des choses périssables, & mépriser le souverain bien dont la durée est infinie? *Le Pere Noüet, dans l'homme d'Oraison, sa premiere retraite.*

O que c'est peu de chose que les biens de ce monde! Dieu les donne à ses plus grands ennemis. Voyez ceux qui possèdent les plus grandes richesses, les grands honneurs, les grandes charges, les grands plaisirs. Ce sont ordinairement de grands pecheurs, des reprovez pour la plupart: Voyez donc l'estime que Dieu en fait. O que c'est peu de chose que tous les biens du monde! Toute la terre comparée au ciel n'est qu'un point, & néanmoins c'est pour avoir une partie de ce point, que l'on travaille jour & nuit, que l'on se tue & se massacre, & que l'on donne de sanglantes batailles. O que c'est peu de chose encore une fois, que tous les biens du monde! Ils ne méritent pas le nom qu'ils portent; on appelle bien ce qui nous rend bons, & c'est ce que ces faux biens ne peuvent faire. Les richesses nous font riches, les grandeurs nous rendent grands, le credit nous rend puissans; mais ni les richesses, ni le credit, ni les grandeurs du siècle ne nous peuvent rendre meilleurs; souvent même de bons ils nous font devenir méchans, & de méchans encore pires. *Le même.*

Qu'est-ce que ce monde qu'on aime jusqu'à la folie, qu'on craint avec excès, qu'on sert avec des soins infinis, qu'on ménage jusqu'au scrupule? Ce monde, dont chacun se plaint, & qui ne rend justice à personne, qui n'a nul égard pour le mérite, qui remplit l'Univers de mécontents, & de malheureux, & qui n'a point de serviteur qui ne soit son esclave? Ce monde, dont les bizarres maximes sont autant de loix, souvent contraires au bon sens, & toujours opposées aux maximes de l'Évangile? Si le monde est un phantôme qui ne subsiste que dans l'imagination, ne sommes-nous pas insensés de nous faire un maître si incommode des phantasmes d'autrui, & une idole formidable de nos propres idées? Si ce monde est quelque chose de réel, quel droit a-t-il de nous faire de si dures loix? de qui tient-il son autorité? par quelle fatalité sommes-nous nez ses esclaves? Certainement quand on raisonne sans passion, & sans préjugé, quand on regarde de près ce que c'est que ce monde, on sent de l'indignation contre soi-même, de lui avoir tant déferé, & d'en avoir été si longtemps la dupe. Ce monde, qui a tant d'empire sur les esprits, & sur les cœurs, n'est à proprement parler que cette foule tumultueuse de gens de differens caractères, & de divers goûts, qui ne s'accrochant pas des maximes de Jesus-Christ, n'ont en vûe que leurs intérêts, n'ont pour règle que leurs passions, & pour objet de leur empressement que les biens, les honneurs & les plaisirs de cette vie. *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions*

spirituelles, ch. 1.

Le monde est un grand théâtre, où les hommes se jouent les uns les autres. Tel donne une scene ridicule au public, qui s'imagine que chacun l'admire; & ceux qui regardent en pitié les autres, sont souvent plus méprisables & plus méprisés qu'eux. Là regne despotiquement un tas de jeunes étourdis, de libertins, & de femmes d'une reputation pour le moins chancelante. C'est ce tas d'esprits gâtes qui juge souverainement, qui condamne, ou qui approuve selon son bizarre caprice; & voilà ces censeurs formidables que des gens sages appréhendent; voilà ces maîtres imaginaires à qui des gens de bien craignent si fort de déplaire; voilà ce grand & ce beau monde, qui prétend être l'arbitre de la fortune des hommes, & si on l'en veut croire, de la félicité du genre humain. C'est lui qui change les coutumes, qui regle les bien-séances, qui détermine les dépenses, qui autorise les goûts. La raison cede toujours à son caprice, & la religion même cede à ses passions. Dur dans ses loix, impitoyable dans les services qu'il exige, il ne compte pour rien quoi qu'on fasse, si on ne lui sacrifie tout. Et quel fruit de tant de sacrifices? Combien de fois après avoir le plus travaillé, ne vous sçait-on nul gré de vos peines? Vous serez les années entières à servir, à vous gêner, à souffrir, sans qu'on s'en apperçoive: êtes-vous assez heureux pour plaire, quel avantage vous en revient-il? *Le même.*

Le plaisir est un sentiment de joye, qu'elle dans l'ame la presence d'un bien qu'elle reconnoît pour tel. Or ce plaisir n'est solide qu'autant que le bien qui le cause a de solidité. Un bien imaginaire ne sçauroit faire un plaisir réel; ses enchantemens s'évanouissent avec le temps, ses illusions se dissipent quand la pointe du plaisir est émoussée, l'esprit & le cœur sentent le vuide de tout ce qui n'est pas solide; & la passion a beau représenter des biens qui n'en ont que l'apparence: la raison découvre tôt ou tard, à travers les nuages, le fond de leur néant, & l'ame enfin ne trouve que de l'amertume, où la passion lui faisoit esperer tant de plaisir. De là viennent ces inquiétudes involontaires, & ces chagrins, que toutes les joyes du monde les moins dissimulées ne sçauroient charmer; de là ces advertitez & ces croix invisibles, qui mettent de si mauvaise humeur les esprits les plus enjoüez, & qui font dire avec raison, que la félicité des mondains est une chimere... Comme Dieu seul peut remplir notre cœur, il n'y a que lui qui puisse rassasier tous nos desirs; tout autre objet amuse, inquiète la conscience, lasse, & dégoûte nécessairement; Dieu seul peut contenter une ame, calmer ses inquiétudes, ses défiances, ses craintes, & tous les troubles qui naissent dans son propre fond. De quelque autre chose que je tâche de remplir le vuide infini de mon cœur, disoit Saint-Augustin, je ne trouve rien qui puisse me tenir lieu du bien que je sens à faire mon devoir en servant Dieu. *Le même.*

Quelles sont les miseres que les mondains ont à souffrir? Helas! tout semble concourir à les faire gemir, sans qu'il leur soit permis de se plaindre. Les soins continuels & fatigans, inseparables de leur condition; l'ambition, la jalousie, l'intérêt, intarissable source de chagrins; les inquiétudes d'une vie tumultueuse, les alarmes d'une fortune chancelante;

Ce que c'est que ce monde, & de quels gens il est composé.

Les plaisirs du monde n'ayant rien de solide, ne sont pas capables de nous contenter.

Les maux & les miseres qu'il y a à souffrir, quand on suit les maximes du monde.

On doit mépriser les biens du monde, parce qu'ils sont peu de chose & de peu de valeur.

Mépris qu'on doit avoir du monde.

l'humeur bizarre de cent sortes de gens qu'il faut tous ménager, & à la plupart desquels il faut plaire; cent fâcheux accidens dont on est menacé, & qu'on ne peut jamais tous prévenir; le malheur des temps qu'on ne peut éviter; un rang qu'il faut à quelque prix que ce soit soutenir; la multitude des concurrents, la malice des envieux, un cœur éternellement agité, un esprit inquiet, une conscience embarrassée. Hé! il n'en faut pas tant pour rendre un homme malheureux; tout cela cependant se trouve réuni dans la condition des gens du siècle. *Le même.*

Vanité des grandeurs & des prospérités mondaines.

Grandeurs mondaines que vous avez peu de solidité! fastueuses prospérités, que vous avez de faux brillans! riches du siècle, que votre condition est peu digne d'envie à qui-conque pense & raisonne en Chrétien! Eclat qui ne brille souvent que de loin; grand fracas peu propre à tranquilliser le cœur; vaine idée de félicité qui ne subsiste que dans l'esprit d'autrui; dépenses frivoles, divertissemens artificieux, source féconde de chagrins & d'amertumes. Votre condition, riches & grands du monde, a-t-elle d'autres revenus? *Le Pere Croiset, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Tous les gens du monde ne font pas si heureux que l'on s'imagine.

Trouve-t-on la condition des gens du monde fort heureuse? & se croient-ils eux-mêmes les plus heureux & les mieux partagés? Le monde répand-il à pleines mains les faveurs sur tous les sectateurs? l'état qu'on embrasse fait-il goûter beaucoup de douceur? y jouit-on d'une grande tranquillité? y trouve-t-on du moins des espérances bien fondées? Ces dehors si rians, qui charment tous les jeunes gens, n'ont-ils jamais trompé personne? & ces avenues si applanies & toujours fleuries n'ont-elles point de termes fâcheux? tous les jours y sont-ils sereins, y sont-ils calmes? Il est aisé de sçavoir au vrai ce qui en est. Bien des gens peuvent en donner des nouvelles sûres: & de tant de gens qui prennent le parti du monde, personne ne se repent-il de l'avoir pris? Helas! peu de gens dans le monde qui ne se plaignent de leur état; peu qui ne se repentent de leur choix; nul qui n'avoue qu'il n'est point de condition dans la vie où l'on goûte moins de solides plaisirs, où l'on ait plus de chagrins à essuyer, où l'on soit plus en danger de se perdre. En proie à toutes les passions que le monde a grand soin de nourrir, dans quelles inquiétudes y passe-t-on ses jours! Ambition sans bornes, cupidité sans frein, jalousie, dissimulation, haine, dépit. Quelle condition, quel emploi, quelle place dans le monde à l'abri des tempêtes que les passions excitent, & loin des écueils où tous les jours les plus éclatantes fortunes vont échoûer. *Le même.*

Tout ce monde est rempli de pièges; tout nous tente & nous met en danger de nous perdre.

Tout ce qu'il y a dans le monde nous tente, tout y tend des pièges à l'innocence; il n'est pas jusqu'à l'air qu'on y respire qui ne soit contagieux. Le poison s'y prend par les oreilles, & par les yeux; peu d'objets qui ne soient un prestige enchanteur. Ici le respect humain empêche de faire le bien, là le mauvais exemple porte même à faire le mal. Est-il aisé de se défendre des mauvais desirs où tout conspire à les faire naître? Mais est-il fort ordinaire aux gens du monde de conserver l'innocence au milieu de ces mauvais desirs? Ce chemin public dont parle l'Evangile, où la semence mystérieuse de la grace

est incontinent foulée aux pieds, ou enlevée par les oiseaux de l'air, signifie-t-elle autre chose que l'état des gens du monde, où l'embaras des affaires, la multiplicité des soins, la vivacité des passions étouffent les inspirations les plus salutaires. Mais qui sçait mieux que les gens du monde, les difficultés & les misères de leur état? Avec quelle éloquence en racontent-ils les désagrémens! avec quelle énergie en exagèrent-ils les dangers, en déplorent-ils les tristes aventures! quels portraits plus vifs & plus naturels que ceux qu'ils nous font de tout ce qu'ils y ont à souffrir, de tout ce qu'ils y ont à craindre! *Le même.*

Vanité des joies & des plaisirs du monde.

Vanité des vanitez, dit l'Ecclesiaste. Tout ce qui flate nos sens, tout ce qui nourrit notre ambition, n'est que vanité. J'ai été Roi, continué-t-il, & nul n'a porté la magnificence plus loin, nul n'a joui d'une prospérité plus parfaite. Plaisirs, richesses, équipages, palais, tout ce qui a pu être l'objet de mes desirs a concouru pour me satisfaire: *Omnia que desideraverunt oculi mei, non negavi eis: Je n'ai rien refusé à mes yeux ni à mon cœur: Nec prohibui cor meum, quin omni voluptate frueretur.* Fut-il jamais un homme plus heureux? fut-il jamais une plus éclatante fortune? Qu'en pense-t-il lui-même? *Vidit in omnibus vanitatem, s'écrit-il, & afflictionem animi.* J'ai reconnu, j'ai senti qu'il n'y a que vanité & qu'affliction d'esprit dans le monde: noblesse, dignitez, trésors, grands noms, beau génie; tout n'est que vanité: *Et omnia vanitas. Le même.*

Eccle. 2.

On se plaint quelquefois de l'insatiabilité de ses desirs; on devroit bien plutôt se plaindre de l'insuffisance des biens qu'on desire; une terre, un emploi, une place, sont une trop petite fortune pour satisfaire un cœur fait pour un plus noble objet. J'ai amassé moi seul, dit le Sage, plus de trésors que tous les Rois ensemble; j'ai joui fort tranquillement de tout ce qui peut faire plaisir; j'ai goûté de tout ce qui flate, & tout cela n'a servi qu'à me convaincre que la plus éclatante fortune sur la terre n'est qu'un faux brillant, & que tout ce qui éblouit davantage dans le monde, n'est qu'illusion, que vanité, qu'affliction d'esprit: *Et gaudio dixi, quid frustra deciperis? Ibidem. Le même.*

Suite du même sujet

La vie des gens du monde ne peut proprement s'appeler une vie, c'est plutôt un sommeil, qui ressemble à la mort; c'est sous cette idée que le Prophete Royal nous la représente, lorsqu'il dit que ceux qui n'ont de passion que pour les biens imaginaires de cette vie, se sont endormis, & que lorsqu'ils se sont réveillés ils n'ont rien trouvé dans leurs mains. Vous sçavez que dans le sommeil, toutes les puissances de l'ame, aussi-bien que celles du corps, sont comme liées & suspendues, & qu'il n'y a que l'imagination toute seule qui roule ses phantômes & ses images. Elle nous élève à des dignitez, elle nous découvre des trésors, elle nous fait assister à des festins, nous fait goûter mille delices; mais toutes ces illusions venant à se dissiper à notre réveil, nous nous trouvons aussi abaissés & aussi misérables, aussi affamés & aussi tristes, que nous l'étions avant que de nous être endormis. Voilà la figure des gens du monde. Leur raison, qui devroit continuellement s'élever à la contemplation des choses célestes & éternelles, est comme ensevelie dans un profond sommeil: de manière qu'il n'y a, pour ainsi dire, que l'ame animale

La vie des gens du monde semblable au sommeil. Psal. 75.

animale qui veille toute seule. C'est ce qui fait qu'ils s'occupent à former de vains desirs, qu'ils se travaillent par des recherches empressees, & par des poursuites continuelles, qu'ils établissent enfin tout leur repos, & toute leur félicité dans la jouissance incertaine des faux plaisirs, & des biens imaginaires de cette vie. *Livre intitulé, les Entretiens de l'Abbé Jean & du Prêtre Eusebe.*

Rien, à mon sens, ne nous peut donner une idée plus affreuse de l'état des gens du monde au milieu de leurs plaisirs criminels, que celle que l'écriture nous en veut faire concevoir en nous dépeignant Lazare dans le sepulchre. Les Peres nous apprennent que la mort de cet homme, & que le tombeau, qui étoit comme le lieu où il dormoit parmi les vers, sont l'image de ce pernicieux sommeil où est plongé le pecheur; & la figure de ce repos funeste, dont il jouit au milieu de ses iniquitez. Nous en avons encore une peinture merveilleuse en la personne de Sifara. Vous sçavez que ce malheureux, qu'une extraordinaire fatigue avoit épuisé, bût avec un extrême plaisir, le lait que Jaël lui presenta, & que se sentant ensuite pressé du sommeil, il se coucha sur la terre, & s'endormit. Mais que ce lait & ce sommeil lui coûtèrent cher! parce que cette genereuse femme, ménageant le temps de l'assoupissement profond où elle le trouva, lui perça la tête d'un gros cloud, & l'attacha à la terre sur laquelle il reposoit si paisiblement. Le peché, dit l'écriture, est comme un lait délicieux, dont les méchans boivent, & se remplissent avec avidité. Mais ce lait est un lait empoisonné, & qui a des vapeurs si malignes, qu'il suffit presque de l'avoir goûté, pour tomber dans ce dangereux assoupissement dont nous venons de parler. Ils dorment sur la terre, lorsqu'ils se reposent dans la jouissance des faux plaisirs, & des biens imaginaires de cette vie, & ils y sont comme cloûez, lorsque la coûtume les y attache d'une manière si forte, qu'aucune chose n'étant plus capable de les en separer, ils passent de cette malheureuse lethargie dans la mort éternelle. Lorsqu'ils ne sont encore que d'entrer dans l'assoupissement, il n'est pas absolument impossible de les en retirer; mais lorsqu'ils sont comme ensevelis dans le sommeil, il est certain qu'ils ne peuvent plus être réveillés que par cette voix puissante qui fit autrefois sortir Lazare de son tombeau. *Le même.*

C'est en vain que les gens du siècle esperent trouver la félicité véritable dans les biens de ce monde. L'acquisition, la conservation, & l'augmentation des richesses; ne sont-elles pas ordinairement les effets de l'usurpation, de la violence, & de l'injustice? Y a-t-il rien de plus incertain & de plus inconstant que leur possession? ne sont-elles pas la source funeste de tous les desordres, & de tous les malheurs que nous voyons dans le monde? L'honneur est-il le prix de la vertu? Il en est à la vérité comme l'ombre, dit un Ancien; mais cette ombre, ajoute-t-il, suit-elle toujours ce corps? l'étendue du mérite, est-elle toujours la mesure de l'élevation? l'honneur, en un mot, est-il la marque certaine, & le caractère glorieux qui distingue ceux qui ont de la probité d'avec ceux qui n'ont nul mérite? Y a-t-il rien de plus indigne de la noblesse & de la grandeur de notre ame que l'amour des voluptez corporelles? leur recherche n'est-elle

pas toujours accompagnée d'inquiétude & de chagrin? leur accomplissement n'a-t-il pas pour terme la honte & le dégoût; & leur perte enfin n'est-elle pas suivie de douleur & de tristesse? Il est de l'essence de la félicité d'être indépendante, durable, intérieure, tranquille, inalterable. Or si les gens du monde reconnoissent que pas une de ces qualitez ne se rencontre dans les biens, dans les honneurs, & dans les plaisirs, comment prétendent-ils y trouver leur bonheur? *Le même.*

Les fortunes les plus grandes, & qui ont le plus d'éclat, sont souvent exposées à des révolutions plus promptes, & plus subites. Si cette vérité toute constante qu'elle est, est si peu connue, c'est la prévention qui en est cause. On naît dans la vanité & dans l'amour du monde; on y est nourri, on s'y fortifie, on y vit sans remords, & si l'on s'aperçoit de son égarement, c'est lorsque le mal est consommé, & qu'il n'y a presque plus de tems ni de moyens, pour y apporter du remede. En vérité c'est se tromper, & vivre tout ensemble dans un aveuglement déplorable que de faire le moindre cas des choses qui ne font que se montrer & disparaître, & de négliger celles qui ne passeront jamais. L'éternité toute seule devrait être l'occupation d'un homme qui sçait qu'il y en a une; & comment peut-on donner ses soins à ce qui n'y a point de rapport, & qui n'est pas capable de nous y conduire?... Le monde passé, l'éternité s'approche, & nous devons employer avec tant d'utilité ce que Dieu nous donne de moyens, que nous ne soyons pas assez malheureux pour nous trouver quelque jour les mains vuides, & dans la sterilité, au lieu de lui rendre une moisson abondante. *L'Abbé de la Trappe, Tome premier de ses Maximes Chrétiennes.*

Le monde étant plein, comme il est, d'accidens & de rencontres fâcheuses, il n'est pas possible d'y trouver un moment d'une paix & d'un repos constant, si on n'en sort, si on ne s'élève à Dieu, & si on ne le cherche par le sentiment de son cœur dans un autre monde. Le malheur est, que ceux qui en sont persuadés ne sçauraient se résoudre à se faire assez de violence, pour se dégager des soins & des pensées de la terre, quoi qu'ils sçachent & qu'ils éprouvent tous les jours qu'elle n'est pas capable de leur donner ce qu'ils desirent. C'est une espece de charme qu'ils ne peuvent rompre, il dure pendant toute leur course: & ils la finissent d'ordinaire dans la douleur, d'avoir donné leur temps, leurs affections, & leurs personnes toutes entières à ce qui ne méritoit pas un moment de leurs soins. *Le même.*

Dans le monde, peut-on trouver quelque plaisir solide, parmi tant de disgrâces qui traversent nos joyes, nos desseins, nos esperances? & combien de dangers inévitables, de maladies douloureuses, de pertes sensibles, de soins fâcheux, d'obligations incommodes, de conjonctures affligeantes? Le détail même en seroit ennuyeux; que sera-ce d'être obligé de les souffrir? On n'est pas plutôt sorti d'un embarras, que l'on se trouve engagé dans un autre; la fin de celui-là donne commencement à un nouveau, & lors qu'après quelque peine nous avons acquis quelque repos d'esprit, c'est un calme qui ne fait que paroître, & qui s'évanouit en un moment. Car enfin de se promettre une paix parfaite dans ce monde, c'est se flater. Le Roi m'honore de ses bonnes grâces, disoit autrefois

Les révolutions des choses de ce monde nous doivent faire penser à l'éternité qui est immuable.

On ne peut jouir d'une paix constante dans le monde.

Il n'y a que chagrins, qu'embarras, & que disgrâces dans le monde, point de satisfaction solide.

Images & exemples du repos funeste des gens du monde dans leurs plaisirs, &c.

Les biens de ce monde ne peuvent rendre les hommes heureux.

ce su perbe favori d'Assuerus ; il me comble tous les jours de ses bienfaits ; je tiens le premier rang dans son Empire ; cependant au milieu de l'abondance où je suis, il me semble que je ne posséderai rien, pendant que je verrai le Juif Mardochee assis aux portes du palais : *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, &c.* Figure où tous les hommes du siècle sont representez, & qui nous apprend qu'au milieu de leurs plus grandes prosperitez, il y a toujours quelque chagrin secret qui en empoisonne la douceur, & qui leur

en ôte la jouissance. Que s'il se trouvoit une felicité parfaite & sans mélange, l'esprit humain est si borné, qu'il ne scauroit en jouir ; l'experience nous apprend que lorsqu'il manque de chagrins veritables, il s'en fait d'imaginaires, & que par des prévoyances bizarres, & des craintes importunes, il se rend souvent miserable, lorsqu'il devoit être le plus heureux. N'esperons donc pas de nous voir plus satisfaits dans la suite que nous avons été jusques-ici. *Essais de Sermons pour le quatrième Dimanche après l'Epiphanie.*

M O N D E.

DESORDRES DU MONDE; MAXIMES DU MONDE;
dangers de se perdre dans le monde ; amour du monde, &c.

A V E R T I S S E M E N T.

ON ne prétend pas seulement ici rapporter les desordres qui regnent dans le monde, & les crimes qui s'y commettent, mais de faire voir que de la maniere dont vivent les gens, qu'on appelle hommes du monde ou du siècle, il est impossible qu'ils y fassent leur salut, puisque les loix & les maximes, qui sont la regle de leur conduite, sont toutes opposées aux loix & aux maximes de l'Evangile. Dans les différentes peintures des déreglemens du monde que l'on verra dans ce recueil, on y condamnera la vie de deux sortes de personnes, dont les unes sont plongées dans le desordre, & qui vivent dans un libertinage déclaré ; les autres gardent quelques mesures, s'abstiennent des vices les plus grossiers, des débauches outrées, & des crimes les plus odieux, & qui à la faveur de cette moderation, passent pour les honnêtes gens du monde, dont ils suivent entierement les maximes, & les coutumes ; ambitieux, pleins d'amour propre, délicats sur le point d'honneur, sensibles aux moindres injures, entestez de leur reputation, à laquelle ils sacrifient tout le reste. Ce sont ces deux sortes de personnes à qui on donne le nom de gens du monde, dont on fait voir le danger inevitable de leur damnation s'ils ne changent de vie.

Ce sujet paroitra vague si l'on s'étend trop sur chaque desordre, ou sur chaque maxime du monde en particulier ; c'est pourquoy il faut s'en tenir aux desordres generaux, & compris dans les trois concupiscences que rapporte Saint Jean ; mais on ne peut éviter qu'on ne concoure avec d'autres sujets qui ont du rapport avec celui-ci, tels que sont, la fuite des mauvaises compagnies, l'occasion prochaine du peché, la vie molle, & plusieurs autres vices particuliers, dont nous avons parlé dans cet ouvrage : mais sans qu'il soit besoin de les consulter, nous fournirons assez de matiere dans ce titre, pour remplir plusieurs discours.

P A R A G R A P H E P R E M I E R.

Di vers Dessesins & Plans de Discours sur ce sujet.

I. **A**PRE'S avoir établi & expliqué ce que c'est que le monde que nous sommes obligez de fuir, & de haïr, & de ne lier nulle amitié, & nulle societé avec lui ; sçavoir, que c'est la compagnie de ceux qui sont dans le desordre, & qui vivent selon les maximes du siècle, contraires à celles de l'Evangile, & aux loix de Dieu. On peut prendre pour sujet & pour partage d'un discours ces deux propositions. La premiere, qu'il n'y a rien dans le monde qui ne mette un Chrétien en danger de son salut, s'il ne s'en separe du moins de cœur, d'affection, de mœurs, & de conduite. La seconde, qu'il n'y a rien dans un Chrétien qui ne l'oblige à fuir, & à haïr le monde, à moins de renoncer à son salut.

Pour ce qui regarde la premiere proposition ; on peut en apporter ces trois raisons, qui sont autant de preuves qu'il n'y a rien dans ce monde corrompu, qui ne soit capable de nous corrompre. 1°. Le mauvais exemple qui est comme un torrent auquel peu de personnes résistent, & qui est capable d'entraîner les plus forts & les plus robustes,

Cet exemple en mettant le vice & le crime devant les yeux, le persuade efficacement & l'inspire insensiblement dans le cœur, en sorte qu'il est moralement impossible de s'en défendre. 2°. A cause des mauvaises & pernicieuses maximes qui sont la regle de conduite des gens du monde. Nous ne pouvons ignorer quelles sont ses maximes, touchant les biens de fortune, les honneurs & les plaisirs, à quoi toutes les autres se rapportent. Or comment vivre dans le monde, & parmi le grand monde, & ne pas en suivre les loix, les coutumes, & les manieres ? Mais comme ces loix sont contraires à celles de Dieu, & ces maximes opposées à celles de l'Evangile, comment les accorder avec celles du salut ? 3°. A cause des discours, des jugemens, des censures & des railleries que les gens du monde font de ceux qui ne sont pas dans leur parti, ce qu'on peut appeler justement la persecution que le monde fait à la vertu, & qui empêche plusieurs d'en faire profession ; & même quand on la fait, il est bien difficile de n'être point ébranlé par les attaques vives & continuelles que don-